

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

“C'est par son caractère national et son goût du terroir qu'une littérature est grande et respectable. Ce n'est qu'alors qu'elle passe du niveau d'exercice d'école à celui d'expression de l'âme d'un pays.”

C.-A. HENRY,
Ministre de France au Canada.



(Cliché du gouvernement provincial)

Le rêve de bien des citadins: aller canoter sur un lac aux eaux limpides et placides, tout en taquinant, avec une mouche accrochée à une ligne, les jolies truites qui y foisonnent. Ne dirait-on pas une toile imaginée par un artiste, tant il y a d'harmonie dans la variété du paysage. Quel calme après le tintamare des villes! Quel parfum après l'empoisonnement de nos rues et ruelles!

Réfrigération

Electrique



Faites un placement dans
une

GLACIÈRE ÉLECTRIQUE



Elle se paye par elle-même
en aliments conservés
et en
commodité.

REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous



Société d'Administration et de Fiducie

Administratrice et fiduciaire

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

Téléphone: 6594

HENRI POITRAS

MARCHAND DE FOURRURES
Une visite est sollicitée

74 DOLBEAU,

QUEBEC

Téléphone: 3-0806

LUCIEN THIBAudeau

EMPAILLEUR - TAXIDERMISTE
Toutes Spécialités
Une visite est sollicitée

104, RUE DES FOSSES,

QUEBEC

Téléphone: 3-2503

ALBERT BROUSSEAU

— SPECIALITES —
REPARATION DE RADIOS
Ouvrage garanti et toutes pièces de rechange.

47, COTE D'ABRAHAM,

QUEBEC

Maison Fondée
en 1845

Téléphone No 2-2119

283, Rue St-Vallier

GERMAIN LEPINE LIMITEE

Manufacturiers d'Articles Funéraires
— SERVICE D'AMBULANCE —
DIRECTEURS DE FUNERAILLES ET EMBAUMEURS
QUEBEC, Canada

“LA LAITERIE LAVAL Enr.”

Pour votre sécurité personnelle et celle de votre famille employez le lait “LAVAL”, et si vous désirez savoir pourquoi venez visiter la laiterie.

Téléphonez à 4-3551 pour une commande d'essai et vous serez convaincus des qualités supérieures de notre produit.

**NOS 21 VOITURES
VOUS ASSURENT UN SERVICE
PROMPT.**

“LAITERIE LAVAL” 237, 4ème Avenue.

CHARLES DELAGRAVE

Notaire de la Cité de Québec
EDIFICE SUN TRUST

132, St-Pierre,

Tél.: 2-1912

ADMINISTRATION:

M. Eudore Caron
Président

Mlle G. Caron
Secrétaire

BUREAU:

5, rue Vallière

QUÉBEC.

LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

5, rue Vallière,

-:-

Téléphone: 4-4551

REDACTION:

ALPHONSE DESILETS

Président.

G.-E. MARQUIS

Gérant.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, 5, rue Vallière, Québec.

COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.

LA CAISSE D'ECONOMIE

de
NOTRE-DAME
de QUEBEC

Tous devraient avoir un compte d'épargne à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance de l'épargne régulière, qui seule conduit à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit pour vos économies.

La
seule Banque
d'Epargne à
QUEBEC

Sommaire

PAGES

"L'heure est venue", G.-E. Marquis	2
D'un mois à l'autre, D. Potvin	4
Chez nos poètes	7
Les échos... J. Horace Philippon	8
Le jardin des lettres	9
Le Jardin Zoologique de Québec	11
Nos richesses impondérables, G.-E. Marquis	12
La francisation: appréciation et commentaires	14
Gaspé, au bord de la mer, Marius Barbeau	28
Je préfère Québec, William MacMillan	33
Deux médailles offertes	35
Le Congrès Général des Auteurs Canadiens	36
D'Hier à Aujourd'hui, Jules A. Lesage	37
Les tares sociales: l'espionnage, Pol Berre	38

ETABLI EN 1867

J.-B. Laliberté (limitée)

FOURRURES

MERCERIES

Vous êtes cordialement invités à visiter notre salon de fourrures. Assortiment complet de vêtements, chapeaux, casquettes, chemises, cravates, etc.

145, St-Joseph.

Tél.: 6191

QUEBEC

L'Expérience de vingt siècles

"J'estime que dans la famille, comme dans l'Etat, la meilleure source de richesse est l'économie", disait Cicéron. L'expérience de vingt siècles confirme cette vérité. Faites-en votre profit. L'épargne et le placement méthodiques vous assureront l'indépendance. Mettez de côté régulièrement l'argent dont vous n'avez pas besoin tout de suite. Ouvrez un compte d'épargne à la:

BANQUE CANADIENNE NATIONALE

Actif,

PLUS DE

\$132,000,000.

13 SUCCURSALES A

QUEBEC

Notre personnel est à vos ordres.

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XV Nos 2 et 3

— BUREAU, 5, rue Vallière, QUÉBEC —

JUILLET - AOÛT 1933

“L’heure est Venue”

“L’on est rarement bon juge dans sa propre cause”, dit un proverbe très sage. C’est pourquoi nous cueillons un témoignage désintéressé sur notre mentalité et notre situation économique. Nous prions nos lecteurs d’en méditer profondément tous les mots.

Ce témoignage et ce programme nous viennent de Lucien Romier qui donnait, le printemps dernier, de très intéressantes conférences à Montréal et à Québec.

De retour en France, il a fait connaître son sentiment sur le Canada français, à propos de nos problèmes sociaux. C’est la revue France-Amérique qui rapporte ses propos dont nous détachons quelques paragraphes seulement.

Nous n’aurions jamais osé être aussi ambitieux, habitués que nous sommes à plier l’échine et à accepter les miettes de la table d’autrui.

Il nous suffirait de vouloir pour jouer un rôle de tout premier ordre “non seulement au Canada, mais dans toute l’Amérique”, comme le dit Romier.

“Je crois que l’heure est venue pour le Canada français de jouer un rôle, non seulement au Canada, mais dans toute l’Amérique. Je crois que l’Amérique tout entière attend aujourd’hui que l’esprit canadien-français dise le mot qui n’a pas été dit encore dans le désarroi des esprits et dans la fièvre des recherches. Ces Canadiens français, comme ils sont mal connus de nous et d’eux-mêmes ! Pendant des siècles, ils ont vécu, orgueilleux défenseurs d’une tradition et d’un idéal, fermés et fidèles, et ils ont pris là deux fois le pli de la défensive vis-à-vis des autres, mais aussi, comme les grands orgueilleux, qu’ils ne permettent de le dire, le pli de la timidité vis-à-vis d’eux-mêmes. Eh bien, je voudrais leur dire : “Non, vous n’êtes pas des Français, vous êtes de la race française, ce qui est tout différent. Vous êtes quelque chose de parallèle, parti du même tronc. Vous jouez votre rôle, fidèles à votre tronc d’origine, mais jouez-le sur votre échiquier, en Amérique, jouez-le grandement, jouez-le avec audace, avec témérité et surtout en transformant votre orgueil renfermé en une vaste confiance dans la vie et je vais vous dire comment.

“Québec, pour ceux qui savent la regarder, n’est pas seulement la seule ville du continent américain qui soit organisée dans un site à la française, avec une rivière, un port, une colline et un château, et autour du château des églises. Québec, ce n’est pas que cela ; c’est le symbole d’une situation morale : c’est la forteresse dans laquelle il y a des églises, des monastères, des écoles. Dans ces églises, ces monastères et ces écoles, on a cultivé depuis des siècles une flamme désintéressée, non seulement la flamme religieuse, mais la flamme du classicisme, la flamme de l’idéal en soi. Et puis, autour de ces églises, de ces sanctuaires, de ces monastères, de ces écoles, se trouve une enceinte qui les protège contre l’assaut ou la pénétration.

“Je ne suis pas de ceux qui disent : Tout cela est arriéré. Je dis au contraire : Tout

cela aujourd'hui est éminemment utile et salubre; mais il faut, Canadiens, que quittant la position d'assiégés, vous preniez la position d'assaillants. Cela signifie qu'il faut que les Canadiens français se familiarisent d'abord avec les choses du siècle et qu'au lieu d'être uniquement des paysans, des prêtres, des professeurs, des magistrats et des avocats, ils deviennent des hommes d'affaires. Car, dans le monde présent, et, vous le pensez bien, en Amérique plus qu'ailleurs, la puissance, c'est l'esprit, mais c'est l'esprit maître de l'argent. L'esprit esclave de l'argent, c'est la pire des choses. Je crois que si le Canada français réagit dans ce sens, s'il oriente la jeunesse vers la conquête des affaires, il est capable, non seulement d'y faire fortune, non seulement d'élargir son rayonnement, non seulement d'impressionner ses vis-à-vis, mais il est capable, j'en suis persuadé, d'apporter dans l'affairisme américain, aujourd'hui en désarroi, une méthode, une doctrine, un bon sens, une tradition qui n'existent nulle part ailleurs. Ce n'est point là une simple spéculation de l'esprit; pendant deux mois, j'ai eu devant moi des centaines et des milliers de jeunes Canadiens. Or, j'ai beaucoup roulé sur la terre, j'ai parlé devant de nombreux publics. Jamais je n'ai senti, chaque jour et quelquefois trois et quatre fois par jour, un telle vibration de tout mon être, un tel instinct qui me poussait, si j'ose dire, à me donner tout entier à cette jeunesse qui attendait une doctrine, fut-elle douteuse, pourvu qu'elle fût organisée, dans la désorganisation totale. Eh bien, de ce contact, j'ai gardé la certitude, certitude impartiale, qu'il y a dans le Canada français, des ressources d'esprit, des ressources d'imagination et d'énergie qu'il suffit d'encourager, qu'il suffit de relâcher un peu pour qu'elles fassent du bien, non seulement au Canada, mais je le répète, à l'Amérique tout entière."

G.-E. MARQUIS.

L'HEURE DES VACHES



“L'heure des vaches” est une expression bien connue dans nos campagnes. Elle désigne l'heure de la traite. Les flancs arrondis, le pis gonflé, les bonnes laitières, à pas lents et dolents, s'en vont en ruminant vers l'enclos où la fermière les traitra. Prince ou Bijou, par ses aboiements, fera hâter le pas aux retardataires. Voilà à quoi se résume, de nos jours, l'expression “travailler comme un chien”.

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

D'UN MOIS A L'AUTRE

Par : DAMASE POTVIN

Il y a exactement douze ans, nous écrivions ce qui suit : "L'autre jour mourait paisiblement à Québec un excellent vieillard qui, grâce à une voix superbe, a eu son heure de célébrité dans notre bonne vieille ville. Les journaux l'ont fait remarquer, d'ailleurs. Il avait été, dans le temps le créateur de notre beau chant national "O Carillon". Il me raconta, un jour, avec des larmes pleins les yeux, cette soirée pendant laquelle il avait chanté de sa plus belle voix de basse-taille ce chant dont les accords majestueux et l'harmonie résonnaient, ce soir-là, pour la première fois à Québec. Le chanteur se trouvait placé entre les deux auteurs du chant, Octave Crémazie, auteur des vers, et Calixa Lavallée qui les avait mis en musique.

"On vient d'élever un monument, oh ! bien humble, à Octave Crémazie, là-bas, au Havre. "Qui pense à Lavallée qui sous la terre dort ?"

Et nous ajoutions alors : "Quand nous serons devenus une véritable nation, après avoir honoré par le bronze et par le marbre, nos poètes, nos historiens, nos grands hommes d'Etat, il faudra bien penser un peu n'est-ce pas, à nos pionniers de la musique, de l'"art divin." Et nous penserons à Calixa Lavallée. En voilà un, certes, dont les cendres ne furent pas troublées par de trop chaleureuses effusions de reconnaissance et d'admiration.

Ses mânes ont attendu encore douze ans et voilà qu'au cours de juillet le peuple canadien a salué avec respect et admiration la dépouille mortelle de notre grand musicien, qui après avoir dormi pendant plus d'un demi-siècle dans un cimetière de Boston, rentre continuer son éternel sommeil sous la terre natale.

Et à cette occasion nous nous permettrions une autre suggestion. Un soir, en feuilletant un album de découpures de vieux journaux, nous avons trouvé l'extrait d'un journal de 1881 dans lequel on donnait une analyse détaillée d'un opéra comique en trois actes de Calixa Lavallée.

Avant la "Grosse Gerbe", avant le "Lauréat", avant le "Rajah", avant le "Fétiche", nous avons eu, au chapitre des opéras canadiens-français, "La Veuve" de Calixa Lavallée. Et l'auteur de l'article que nous avions sous les yeux disait ce qui suit de cette oeuvre à la vérité fort oubliée et dont certainement la jeune génération présente ignore l'existence : "La musique de "La Veuve" est extrêmement vive et brillante. Les choeurs sont chantants et d'une riche harmonie. La plupart des cavatines ont ce cachet d'élégance et de virtuosité qu'on ne trouve que dans les bons opéras comiques."

La scène de "La Veuve" se passe en France sous le Directoire. Au cours de l'analyse qu'on en donne, on voit défiler les personnages suivants : Dona Paquita, — la Veuve, — le duc De-Trop — c'est peut-

être, en effet, le seul personnage qui soit de trop dans cette oeuvre, — Nanine, Marcel Dubois, le marquis de Beauséant, Adèle Henriques, une riche héritière, Passepoil, un domestique, et d'autres encore. L'intrigue de cette oeuvre historique de cette oeuvre musicale est assez compliquée. Mais on trouve tout ce qu'il faut pour un opéra, même un meurtre et, finalement, le mariage "obligato".

Espérons que cette année de la translation des restes de Calixa Lavallée, il se trouvera un impresario qui "montera" la "Veuve", opéra comique en trois actes.

* * * *

Le congrès de l'Association des Auteurs Canadiens qui s'est tenu à la fin de juillet dernier à Québec nous a suggéré quelques réflexions sur notre littérature de Québec, dont il a, du reste, été question pendant cette convention et qui sont toujours d'actualité. Nous, les Québécois, nous sommes, dans notre littérature, un peu timides. Vivant à l'ombre du Cap Diamant, au fond de cet entonnoir par où s'engouffre le "Nordet", notre vent national, qui nous force à continuellement nous humilier devant les grandioses manifestations de la nature ambiante, nous nous sommes particulièrement laissé un peu, beaucoup intimider par les coups de matraque d'une acerbe critique venant de Montréal, qui nous submerge commercialement; et nous avons cru qu'il en était ainsi intellectuellement.

Nous tenons à notre terroir; nous sommes attachés, que voulez-vous, à notre patelin. Aussi, notre littérature est peut-être un peu trop casanière, du moins pour une partie. Elle sort peu de sa maison. Toujours à la même place, elle regarde à la même fenêtre, où défilent, à peu de choses près, des mêmes personnages et les mêmes paysages. Nous croyons que l'écrivain est sage qui parle de son pays, des hommes et des choses qu'il connaît. De telles oeuvres ne devraient être qu'intéressantes, parce que, jaillies d'un milieu, elles le dépassent. Sans doute, ne devons-nous pas nous laisser aveugler par l'hypothèse du patelin; il y aurait vite anémie. L'on peut se confiner dans son coin de province, mais regarder avec des yeux qui peuvent voir le monde, analyser avec une sensibilité qui a pu être aiguisée au frottement de la haute civilisation. A part le clocher, il peut y avoir des tours. L'on peut se pencher sur les humbles, mais après s'être mesuré avec les forts et le coin du foyer n'est si beau ou... si triste que si nous connaissons au-delà le reste de la terre et des hommes...

Et puis, il semblerait qu'il y a une différence entre les écrivains de Montréal et ceux de Québec. En existe-t-il une en réalité? Et la théorie du milieu qui est si hautement décriée s'appliquerait-elle, ici, parmi un

groupe d'écrivains nés sur le même terroir ? Nous avons peut-être un même air de famille que nous devons à une même origine, à l'influence d'un même "genius loci". Mais l'air que respire l'enfance est comme le lait de l'esprit. Il modèle les tempéraments plus peut-être que le milieu social et la formation intellectuelle; et c'est à ce signe surtout que l'on perçoit une différence entre nos écrivains de la région de Montréal et ceux de Québec. C'est comme pour le langage; on a remarqué que le langage courant des Québécois est sensiblement différent de celui des gens de Montréal. Que dis-je ? On remarque même une différence entre le langage d'un habitant de la Haute-Ville et celui d'un individu de la partie basse. "Votre pays vous ressemble", disait Madame de Niè-vres à Dominique dans le roman de Fromantin. Il est soucieux, paisible et d'une douce chaleur. La vie doit y être calme et réfléchi... Admettons que ce pays-là soit Québec et que l'auteur de Fromantin, qui s'identifie à Dominique, marque le double accord d'un pays et d'une oeuvre littéraire.

Que si nous voulions, pour établir une comparaison entre les auteurs de Montréal et ceux de Québec aller chercher un terme de comparaison en France, dans la partie régionaliste de sa littérature, nous dirions que les auteurs montréalais sont représentés par Gaston Chéreau et les québécois par Ernest Pé-rochon, deux excellents écrivains, du reste, de l'ouest de la France, Gaston Chéreau a plus de sang, plus de verdeur, plus d'énergie, tout au moins dans la forme, et en même temps plus d'habileté, de hardiesse et de souplesse. Il parle plus fort, d'un verbe plus chaud. Ernest Pérochon a un style souple, dépouillé, simple, sans rhétorique; il exprime sa province du Poitou avec une très juste fidélité et on a prononcé à son sujet le grand mot de "classique".

Et puis, on a dit des écrivains de Québec qu'ils tiennent la couleur. Ils seraient peintres. Ce n'est pas si mal. En effet, pays de brume que ne réussit pas toujours à dissiper le "Nordet", pays des capricieux couchants dans les échancrures des Laurentides, pays où le grand fleuve devient presque océan et dans lequel les nuages se peignent en reflet, pays de ces collines d'où dégringolent des bataillons d'érables séculaires, nous sommes d'un coin du Canada qui a toujours tenté la palette, cette dernière serait-elle entre les mains d'un écrivain... un encrier. Et chacun y va alors à larges coups de brosse; et l'on avouera que certaines pages de certains écrivains de chez nous pourraient être transposées par un peintre, touche par touche, sur une toile. Quelques-uns d'entre eux, cependant, peignent plus lourd, en pâte; d'autres plus délicats, en nuances.

* * * *

C'est une merveilleuse aventure, qui semblerait hors de toute possibilité, que celle qu'a accomplie le ministre-aviateur Italo Balbo, qui a voulu après son raid sensationnel accompli, voilà deux ans, d'Orte-bello à Rio-de-Janeiro, éprouver plus encore la valeur des ailes italiennes, en mettant le cap sur Chicago, planant sur tout l'est du Canada. On dirait que des humains veulent tout simplement rendre vrai un rêve impossible, comme tous les rêves, si l'on veut les appliquer à la réalité.

Car, c'est un rêve, un rêve de romancier qu'a voulu réaliser le général Balbo. D'ailleurs, à peu près tout ce qu'ont imaginé les romanciers de la Science, au cours du siècle dernier, ne s'est-il pas réalisé pendant les trente-trois années du siècle présent ? Pensons à tout ce qui a fait notre émerveillement à la lecture des romans de Jules Verne : ces voyages sous les mers et dans les airs ? Tout cela n'est-il pas, aujourd'hui, devenu réalité. Et l'on ne s'épate pas ! Dans ce siècle de merveilles, on ne sait plus s'épater.

A propos de ces rêves de romanciers, nous lisons, l'autre jour, dans l'ouvrage de l'un d'eux, "Le Sphinx du Labrador" de Jean de La Hire, la mention d'une randonnée aérienne transocéanique qui peut être de nature à nous étonner un peu, nous surtout, les québécois, puisque notre ville était en définitive le but à atteindre. Il y a de cela quatorze ans seulement et personne, à la vérité, ne se souvient de cet exploit aérien. S'agit-il d'un simple effet d'imagination d'un romancier populaire d'aventures. Et pourtant, ce romancier donne des détails précis et qui semblent historiques. Fin de mars, 1919, relate-t-il, à bord d'un avion appartenant à M. Bradlec, MM. Pierre Val, Boulard et Guillin, ainsi que M. Bradlec, s'envolèrent du Crotoy. Et, par l'Angleterre, les Iles Féroé, l'Islande et le Labrador, s'en allèrent à Québec. L'avion était un Caudron-C-23 à deux moteurs et de deux cent cinquante chevaux-vapeur, — c'est précis. — Le voyage comprenait six étapes donnant un total de six mille huit cent soixante-cinq kilomètres qui furent couverts en neuf heures et vingt-cinq minutes. Le Caudron C-23 parvint à Québec... Mais, encore une fois, qui se rappelle avoir vu, ici, atterrir cet oiseau mécanique qui nous arrivait du Crotoy et qui avait franchi l'océan en un peu plus de neuf heures ? Ces romanciers, tout de même !

A ce propos, on sait — car, ici, il ne s'agit plus de romans d'aventures, — on sait que cette année-là, 1919, exactement, le 15 juin, le capitaine Alcock et le lieutenant Brown, traversaient l'Atlantique de Terre-Neuve en Irlande, sans escale possible et ces deux hardis pilotes franchirent cette distance en seize heures et douze minutes. Leur appareil était un biplan "Vimy", avion de bombardement utilisé pendant la guerre et sorti des usines Vickers, mû par un moteur "Rolls-Royce" de trois cent cinquante chevaux-vapeur. On sait aussi qu'un peu auparavant, le 17 mai de cette année 1919, le lieutenant Read réussit la traversée de Terre-Neuve aux Açores mais qu'il ne put parvenir à Lisbonne, deuxième étape de cette randonnée transocéanique entreprise.

Si l'on pouvait récupérer toutes les tentatives que nous avons oubliées ou que nous ignorons, elle serait longue, très longue l'histoire de la traversée aérienne de l'océan. Mais n'empêche que cette aventure de vol de groupe est merveilleuse plus que toute autre. L'océan est plus que jamais menacé d'être vaincu par les ailes et les ailes italiennes seront un beau triomphe de l'Esprit.

* * * *

Bientôt les vacances ne seront plus synonymes de joie et de repos. Leur attente, les projets qu'elles provoquent le seront encore cependant et le seront toujours. Mais les vacances elles-mêmes finiront dès que

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

le rêve essaiera de se réaliser. Elles sont pourtant devenues indispensables. Sous peine de mourir asphyxiés dans la ville empestée, et de vivre anxieux dans le rythme trépidant de la cité, il faut boire à la coupe renversée d'un ciel pur, dormir sur l'herbe dans le calme harmonieux et reposant des forêts et des sources. On ne peut se passer toute sa vie des matins de cristal, des midis où le soleil tombe comme un fil à plomb dans l'air immobile, des soirs où l'envahissement de l'ombre rappelle que le mystère est encore de ce monde. L'homme moderne étouffe et tremble. Il est devenu un malade pour qui l'isolement, le silence sont d'impérieuses prescriptions. Désormais les vacances font partie de la nomenclature pharmacodynamique. Elles se dosent comme une potion ou un exlixir car les conditions nouvelles de la vie trépidante imposent un art de repos. Mais on ignore à peu près totalement cet art. Tant d'êtres humains qui ne savent plus se reposer et qui succomberaient à l'angoisse si les médecins n'intervenaient ! Et l'on entend, aujourd'hui, des hommes qui ne se sont jamais reposés, dire d'un air accablé : "Il faut que je prenne des vacances."

Mais où aller ?... Car tout de même il convient de n'être pas plus mal que chez soi. Les endroits où l'on n'est pas mieux sont presque toujours bruyants et ce sont ceux-là qui sont les plus fréquentés. L'on se persuade trop facilement que l'on ne saurait trouver mieux que là où l'on s'est fixé, et, par un hasard perfide, on se trouve toujours au milieu des hommes. L'on rencontre les mêmes visages ; on se suit et on se poursuit. C'est le même golf, le même tennis, le même bridge qu'en ville. Les autos continuent de nous parfumer. N'existent-ils plus, les amants de la Nature ?

On en rencontre encore, heureusement. Et ils s'en vont, ceux-là, non loin de la ville où il y a encore des "petits trous pas chers" qui valent beaucoup. Là on se repose vraiment. Pourquoi, à l'époque des vacances tant se pencher sur la carte de nos "summer resorts" ? Tant de lieux charmants nous sollicitent aux portes de la ville et où nous pouvons être seuls pour entendre le silence, couvrir les palpitations de notre coeur.

Les environs de Québec, sur les deux rives, ne sont pas avarés de ces endroits privilégiés et trop peu connus, trop rarement fréquentés et, partant, pleins de charmes. Il y a ceux de la mer avec son vivifiant "salin", de la montagne aux acres parfums et ceux des champs avec leurs délicieuses et tonifiantes odeurs. On y mène la vie saine dans la grande paix de la grande nature. Ces campagnes québécoises sont de vastes paysages dont on peut toujours facilement goûter les vertus. Mais elles sont trop désertes : "L'océan était vide et la plage déserte", disait un poète d'un autre âge qui pourrait être d'aujourd'hui.

On se demande s'il vaut bien la peine parfois de se déplacer pour les vacances. Ne changerait-on pas simplement, souvent, le mal de place ? Et en quoi diffèrent de la ville certains endroits de villégiature toujours pleins des fourmillières humaines ? Que l'on cherche sur les deux bandes de terres verdoyante et accidentée que forment les deux rives nord et sur du fleuve, à partir des portes de Québec, et l'on n'aura que l'embarras du choix. Quelle merveilleuse nature tout le long ! Elle vous accueillera en souriant et vous

révélera, dès votre arrivée, tout le trésor de ses multiples beautés : rochers sombres battus par les flots et que le moindre coup de brise hérissé de tumultes d'écume ; sables nus, jaunes, fins et chauds des molles et gazouillantes grèves qu'éclaboussent d'amers embruns ; profils dentelés d'abruptes caps d'un vert sombre et que le soleil, au déclin des belles soirées d'été, jonche de roses d'or. Quelle nature reposante, sous quelque aspect qu'on l'envisage, et où l'on éprouve pleinement les jouissances de la montagne, aux effluves de résineux et de mousses vertes, les relents parfumés de la terre fraîchement remuée des champs, des foins coupés et des vergers en maturité ; de la mer à l'odeur iodurée des varechs, soufflant l'air vivifiant du "salin"...

"O Canada"

Notre hymne national "O Canada" a exactement 53 ans : c'est déjà un âge respectable.

Quoique bien né, il ne devait pourtant pas être un enfant très précoce, la popularité, que nous devons beaucoup à l'initiative de deux patriotes Montréalais, L. J. N. Blanchet et M. Paulhus, ne fait que naître. En ressuscitant presque son auteur musical, ils ont grandi et fait aimer notre hymne.

Calixa Lavallée est né le 28 décembre 1842, à Saint-François Xavier de Verchères. Monneur à sa petite patrie, et en même temps à la grande patrie, le Canada !

Il est décédé à Boston, en 1891. Bien qu'étranger, on a respecté sa mémoire. Reconnaissance à nos voisins !

Mais le patriotisme et la fierté nationale nous commandaient moins de réclamer ses cendres. Aussi, tout récemment, et c'est un geste qui honore notre pays et particulièrement notre province, on les a rapportées en terre canadienne où elles devaient être.

Toute la presse, alors, a fait honneur à la mémoire de notre grand disparu. Elle l'a fait mieux connaître et apprécier. Elle a magnifié son nom, ses oeuvres musicales, dont surtout le "O Canada".

Calixa Lavallée a donc vécu au Canada et aux Etats-Unis. Partout, il a aimé la musique ; il l'a bien servie. On dit que ses diverses compositions sont des souffles de beauté. Avec notre hymne national, sa réputation de musicien est désormais consacrée.

Dans le temps, que n'avons-nous gardé et favorisé ce beau talent ! Calixa Lavallée a travaillé en terre étrangère. Il y est mort. Nous l'avons presque oublié. Heureusement qu'il nous est revenu plus grand, plus honoré, à jamais trouvé digne de l'immortalité.

Il dort maintenant chez lui et chez nous, parmi les siens, parmi nous. Gloire à son nom et à sa race !

Certes, Calixa Lavallée mérite notre gratitude et notre estime pour la musique qu'il nous a donnée. Mais pour le "O Canada", il est un autre grand citoyen qu'il faut lui associer et qu'il faut louer presque autant. C'est Sir Adolphe-Basile Routhier, né en 1839, à Saint-Placide des Deux-Montagnes et décédé en 1920.

Il a composé les paroles de notre chant pour la
(Suite à la page 32)

CHEZ NOS POÈTES

LE DRAPEAU DE CARILLON

“O Carillon, je te revois encore,
Non plus, hélas! comme en ces jours bénis
Où dans tes murs la trompette sonore
Pour te sauver nous avait réunis.
Je viens à toi, quand mon âme succombe
Et sent déjà son courage faiblir.
Oui, près de toi, venant chercher ma tombe,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“Mes compagnons, d'une vaine espérance
Bergant encor leurs coeurs toujours français,
Les yeux tournés du côté de la France,
Diront souvent : reviendrait-ils jamais?
L'illusion consolera leur vie;
Moi, sans espoir, quand mes jours vont finir,
Et sans entendre une parole amie,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“Cet étendard qu'au grand jour des batailles,
Noble Montcalm, tu plaças dans ma main,
Cet étendard qu'aux portes de Versailles,
Naguère, hélas! je déployais en vain,
Je le remets aux champs où de ta gloire
Vivra toujours l'immortel souvenir,
Et, dans ma tombe emportant ta mémoire,
Pour mon drapeau je viens ici mourir.

“Qu'ils sont heureux ceux qui dans la mêlée
Près de Lévis moururent en soldats!
En expirant, leur âme consolée
Voyait la gloire adoucir leur trépas.
Vous qui dormez dans votre froide bière;
Vous que j'implore à mon dernier soupir,
Réveillez-vous! Apportant ma bannière.
Sur vos tombeaux, je viens ici mourir.”

Octave CREMAZIE

LES VERS MUETS

Les vers comme les fleurs se faneront un jour.
Les vers les plus aimés, les plus fidèles strophes
Que l'on rythme aux accords d'un malheureux amour,
Les vers les plus sacrés se faneront un jour
Quand nos coeurs éprouvés deviendront philosophes.

Mais ceux qu'on a soufferts et qu'on n'a pas écrits.
Les soupirs étranglés par la fierté secrète,
Après des ans, des ans, contenus et meurtris
Les vers qu'on a brisés et qu'on n'a pas écrits,
Chanteront immortels sur nos lèvres muettes.

Alice BERNIER

NUIT VAPOREUSE

Nuit vaporeuse où l'on voit s'en aller les choses,
Nuit vaporeuse où l'on sent s'appeler les roses
Dans la brume et le vent, nuit vaporeuse hélas!
Où résonnent toujours les mêmes glas.
Une étoile indécise éclaire la fenêtre
Et l'oeil rougi de pleurs ne voit rien apparaître.
Grisaille des désirs humains non satisfaits,
Grisaille des efforts demeurés imparfaits.
Nuit vaporeuse, ô nuit d'amour, nuit du poète
Qui lit jusqu'à l'aube en se prenant la tête,
Et regarde saigner son âme avec son coeur.
Nuit vaporeuse où l'on croit qu'un peu de bonheur
Va bientôt s'infiltrer le long de la muraille,
Où l'on se penche à deux vers l'enfant qui piaille.
Nuit vaporeuse où l'on inviterait l'espoir,
Mais où c'est la douleur qui tout près vient s'asseoir.
Nuit vaporeuse, ô nuit effroyable et tremblante,
Nuit des dévotions secrètes dans l'attente,
D'un lendemain meilleur, je vous prie à genoux,
De ne point préciser ce qui pèse sur nous.

Fernand MORIN

NE SOYEZ PAS SURPRIS !

Ne soyez pas surpris en me voyant paraître
Si quelque chose en moi vous paraît anormal,
Et ne me blâmez pas si je porte en mon être
Les traces d'un amour étrangement brutal.
Vous voudriez savoir à quel amant farouche
J'ai pu livrer enfin ce que j'ai de plus cher?
Penchez-vous sur mon être et goûtez à ma bouche;
Cet odeur de varech imprégnée en ma chair,
Et ce goût de salin qui flotte sur mes lèvres
Ne vous disent donc où j'ai passé la nuit?
Prenez entre vos mains mes deux tempes en fièvre,
Plongez votre regard dans mon regard qui luit,
Et devinez quel souffle a pénétré mon crâne,
Pourquoi ces reflets verts dans le noir de mes yeux?
Vous n'aimez pas ma mine et me trouvez l'air crâne
Parce qu'ayant troué mon costume soyeux
J'ai collé sur l'acroc des plants d'herbe marine.
Vous cherchez quel artiste a tatoué mes bras,
Quel étrange bijou s'incruste en ma poitrine,
Et pourquoi j'ai changé le chiffon de mes bas
Contre ces grains de sable et ces égratignures?
Touchez ma gorge moite et mes membres bleuis,
Mes pieds encor plus bruns que le fond des battures,
Et malgré tant de mal ne soyez pas surpris
Si je retourne encor vers le même rivage.
Vous risqueriez, qui sait, d'attraper un frisson
En collant votre tête au creux de mon corsage,
Mais vous entendriez peut-être la chanson
De l'être qui m'a pris la moëlle de mon âme;
Et vous auriez raison d'en être un peu jaloux
Ou de chercher ailleurs l'amour d'une autre femme,
Car l'Océan, Monsieur, je l'aime plus que vous!

Cécile CHABOT.

Les Échos

Par J.-Horace Philippon, Avocat

I. — LE 24 JUIN :

Comment ne pas applaudir des deux mains au réveil des nôtres, cette année, le 24 juin! . . . Ici à Québec, la Société St-Jean-Baptiste a organisé avec un éclat qui dépassait de beaucoup, en dignité et en beauté, les démonstrations des années précédentes. A la campagne, plusieurs villages ont manifesté à leur manière, sans trop de frais peut-être, mais aussi dignement. Messes paroissiales, parades et discours, conférences à la radio, ont suscité partout, — par le sérieux qui les accompagnait ou soutenait, — les méditations patriotiques nécessaires aux réalisations et aux réactions énergiques qui s'imposent, dans ou à peu près tous les domaines de notre vie matérielle et spirituelle. Cette année, les méditations du 24 juin auront été généreuses en semences fécondes pour l'avenir . . .

Notons ce fait, pour nous en inspirer l'an prochain . . .

II. — LA REFRANCISATION :

Dans son message du 24 juin aux Canadiens-français, voici ce que disait son Eminence le Cardinal Villeneuve, notre vénéré archevêque :

“D'une façon concrète, si chacun s'appliquait à garder sa physionomie française et celle de ce qui l'entoure, au besoin à les refranciser, ce serait un geste précieux et fécond pour le bien du rameau français au Canada. On a droit de l'attendre et de l'exiger.”

Pareil message ne justifie-t-il pas l'idée de cette campagne de refrancisation, que nous avons l'honneur d'inaugurer à la Société des Arts, en octobre dernier? N'est-il pas en outre, pour notre Société et nos collègues-directeurs ou membres actifs, un encouragement des plus précieux, — très significatif parmi les autres déjà reçus et publiés, — à continuer le travail commencé! . . .

En outre, il dit éloquemment à notre population l'urgente nécessité de la refrancisation . . . Elle entendra, sans doute, cet appel . . .

III. — NOTES BREVES :

A. — L'Association des Cranteurs de Québec prépare déjà pour l'automne ses élections générales. On nous dit qu'un fort mouvement s'organise pour remettre sur pied cette association qui n'a certainement pas péché cette année par excès d'activités . . .

B. — Au Congrès des Auteurs, qui s'est tenu der-

nièrement dans notre ville, plusieurs des nôtres, — directeurs ou membres de notre Société, — furent à l'honneur soit comme auteurs, comme conférenciers, organisateurs du congrès etc., etc. Les journaux signalent les noms de M. Alphonse Désilets, du Col. G.-E. Marquis, de M. Damase Potvin, de M. Jos. S. Blais et de M. Hector Faber.

C. — Mlle Gabrielle Bisson, jeune artiste bien connue à Québec, s'est vue decernée dernièrement, par l'Académie de musique du Dominion, un diplôme de chant, avec la note “distinction”. Félicitations.

D. — La Société St-Jean-Baptiste de Québec, fonde un comité de refrancisation, qui s'associera aux efforts de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

— Québec, juillet, 1933.

LE PORTER

“BOSWELL”

EST UN TONIQUE

ET UN RECONSTITUANT.

Il est Recommandé

comme tel

par tous les Médecins.

Le Jardin des Lettres

LA TERRE ANCESTRALE, Roman canadien, par Louis-Philippe Côté.

Pour qu'un roman ait de la vogue, faut-il qu'il crée des situations anormales, que ses personnages soient des héros fantastiques; faut-il amener le lecteur dans un monde inconnu, l'entraîner dans des aventures dramatiques; faut-il encore corser la trame en y mêlant des scènes scabreuses, galantes, où des don Juans, et des Lorettes jouent des rôles en marge des bonnes moeurs et des préceptes de l'Évangile; faut-il encore que l'écrivain soit tout à la fois un fin psychologue, un sociologue averti et un peintre de la nature?

Si ce sont toutes ces qualités ou ces défauts que vous cherchez, ne lisez pas "La Terre Ancestrale", car il ne renferme pas toutes ces vertus ni tous ces vices. C'est un simple petit roman de la terre, de la vie quotidienne de nos paysans, tels que nous les avons toujours vus, vivant paisiblement sur leur *bien*.

L'un d'eux, vivement attaché au sol défriché par ses ancêtres, veut léguer sa terre à son fils cadet, cependant que celui-ci, attiré par un ami, quitte la maison paternelle pour aller travailler et surtout s'amuser en ville.

Le drame, si l'on peut dire, ne se déroule pas dans un endroit inaccessible et inconnu de 99 % de la population, mais tout bonnement à Trois-Pistoles et à Québec.

Les personnages qui évoluent dans les pages de cette nouvelle — car c'est plutôt une nouvelle qu'un roman — ne sont pas des êtres étranges, originaux, mystiques, fantastiques ou inhumains, mais tout simplement des gens de chez nous, comme nos campagnes en sont remplies, bref du monde comme tout le monde, avec quelques qualités bien caractéristiques à la race et aussi quelques faiblesses, comme tous les êtres sujets à la concupiscence.

Le père Rioux — un nom bien connu en Bas — aime son *bien* comme ses enfants. Un peu âgé, il pourrait bien ralentir un peu au travail, aller même vivre de ses rentes au village des Trois-Pistoles, mais il préfère continuer à améliorer sa terre, accroître ses troupeaux, embellir ses bâtiments, afin de léguer, plus tard, à son fils Hubert une ferme comme il n'y en a pas dix dans la paroisse.

Hubert, comme bien d'autres jeunes de son âge, se laisse entraîner à Québec par un ami d'enfance qui a déserté la terre, et le père Rioux continue à travailler jusqu'à ce que la mort vienne le prendre brusquement.

A la ville, Hubert a mangé plus de vache enragée que de bon pain blanc, et, de plus, il a bientôt fait de contracter des habitudes mauvaises, entre autres celle de boire, et ne veut pas retourner à Trois-Pistoles.

La mort de son père l'y ramène, mais il est bien décidé de vendre la terre ancestrale pour amener avec lui, en ville, sa vieille mère et sa soeur. Ces deux

dernières ne veulent pas en entendre parler et le supplient de demeurer avec elles pour remplacer le défunt père.

A travers ce drame familial, il ya bien aussi une petite intrigue d'amour, mais elle tient peu de place. La promesse d'Hubert n'est guère loquace. Elle l'aime bien, cependant, mais ne veut pas aller demeurer en ville.

Après les funérailles du père Rioux, le fils Hubert, toujours décidé de reprendre le chemin de la ville, veut revoir encore une fois les champs où il a été élevé, et où il a travaillé pendant son enfance et sa jeunesse.

Rendu à la grève, il s'arrête et songe. Bientôt une vision se dresse devant lui. Toute la lignée des Rioux y passe, depuis le premier ancêtre qui a abattu le premier arbre, jusqu'au dernier habitant, son père, qui tous ont attaché leur nom à ce coin de terre. Lui seul a trahi; lui seul est un félon; lui seul est un Judas. Tous les objets autour de lui le lui crient; lui lancent ce reproche à la figure; jusqu'aux vagues du St-Laurent qui lui murmurent leur approbe...

Mais c'est une page à lire en entier. Elle est courte et bien inspirée. Il y en aurait bien d'autres qui mériteraient la reproduction, mais nous invitons le lecteur à se procurer "La Terre Ancestrale"; ce petit roman leur fera passer quelques heures agréables. Il n'est peut-être pas parfait; en cherchant bien l'on y trouverait sans doute quelques fautes de français, quelques anglicismes et même quelques barbarismes, mais ce sont là vétilles. Nous laissons cette tâche à nos épileptiques nationaux, qui ne se sont pas encore dépouillés de leurs instincts sémitiques.

Voici donc cette dernière page du roman de M. Louis-Philippe Côté, un jeune homme de grand talent, qui n'a pas encore adopté le genre faisandé pour exprimer sa pensée et exposer certains états d'âme de chez nous, ce dont nous le félicitons cordialement.

RESURRECTION

"De retour du cimetière, Hubert Rioux n'osa pas entrer à la maison. Pourtant, sa mère et sa soeur y pleuraient. Il ne se sentait pas le pouvoir de les consoler, car il avait besoin lui-même de réconfort. Il avait honte de paraître devant les femmes affligées, lui qui s'obstinait à ne pas vouloir les secourir dans leur détresse. Machinalement, il se dirigea vers la grève. Sans s'en apercevoir, il s'arrêta sur le sommet de la côte qui surplombe le fleuve, s'appuya à la clôture et regarda droit devant lui. A ses pieds, le Saint-Laurent coulait, tout émaillé de ses îles et dirigé par la mince rayure bleue des Laurentides. Le Saint-Laurent, que ses riverains regardent à tous moments du jour, près duquel ils vont pleurer ou se réjouir, qui endort leurs peines et décuple leurs joies, qui les rend moroses ou gais, selon qu'il est colère ou calme; vers lequel leurs regards se portent avant de se mettre au lit, et le matin en se levant; dont ils importent en eux la vision et qui les ramène sur ses rives; le témoin de leurs ébats enfantins, de leurs

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

plaisirs de jeunesse, de leurs joies d'âge mûr, de leurs satisfactions de vieillard; le Saint-Laurent qui leur fait une âme de poète, qui les fait rêver tous : les rustres comme les érudits.

Comme tous les Canadiens qui habitent ses rives, Hubert, dans sa douleur, regarda le fleuve. Alors, les paroles de son père et de son curé, celles de sa mère et de sa soeur, lui revinrent à la mémoire. Pour la première fois peut-être, il contempla le décor qui l'entourait et lui trouva la vie. Dans son esprit, le Saint-Laurent, toujours fidèle, prit figure d'être vivant et sembla lui dire : "Tu as trahi". Et les petites vagues courtes et blondes sous le soleil, lui parurent toutes siffler : "Tu es félon, tu es félon". Et les îles du large et les îlots tout près; le panorama tout entier sembla s'animer pour lui crier : "Judas! Judas!"

Devant ces témoins moralement vivants et lui lançant l'opprobre, le jeune homme reconnut son infamie. Il voulut détourner la tête, mais une irrésistible fascination le retint. Baissant les yeux, il porta ses regards sur la bande de terrain qui, du pied de la côte, s'étend jusqu'à la mer. C'était là le premier coin de forêt défriché par les siens, cultivé par eux depuis trois siècles. Soudain, dans une vision, lui apparut toute l'histoire de sa race. Il vit le premier ancêtre des Rioux qui, monté dans un canot d'écorce, arrivait par le fleuve. Il était vêtu d'étoffe grise et les reins ceints d'une ceinture multicolore. Il prenait pied sur cette terre toute couverte de grands arbres, bêchait, ici, là, pour étudier le sol. Il le vit se rinstruire, pour la nuit, une hutte de branches; ensuite abattre des pins, s'en bâtir une maison; bientôt libérer un espace, emblaver, récolter le premier blé. L'autre Rioux, comme une vapeur, surgissait de la glaise, augmentait l'éclaircie, et tout en cultivant, portait le fusil en bandouillère. Il vit la place s'agrandissant toujours; des ancêtres montaient de la noue pour s'ajouter aux autres. L'un d'eux, une balafre à la figure, survenait, prenait la cognée; il venait de guerroyer sous Frontenac pour défendre son bien, et continuait à l'élargir. Un géant, blond de visage, semait son grain en surveillant le fleuve; il devait apprendre au gouverneur l'apparition des bâtiments anglais. Un autre avait fait la guerre de Sept-Ans. La face brûlée de poudre, il continuait la bataille en conservant sa langue et sa foi, en accroissant l'héritage de sa famille. De chaque motte de terre, comme un gaz follet, surgissait un aïeul : carrure de géants, ils embrassaient le sol qui leur donnait la vie. Pas un n'avait trahi : ils se comptaient. Regardant vers la côte, le regard inquiet, ils ne comprenaient pas, semblaient se demander : "De quel sang est-il donc, celui-là?" Tout à coup, comme une ombre qui se cache, parmi tous les vieux, se glissa le dernier mort; il inclinait la tête; sous la honte et le chagrin, il paraissait écrasé.

Devant cette vision du fleuve, cette apparition de ses héroïques ascendants, Hubert découvrit un aspect de l'existence qu'il ne connaissait pas, une parcelle de son âme qu'il n'avait pas explorée; il comprit qu'il était rivé à ce sol par la puissance de son lignage. A ce nouveau contact avec la terre natale, avec l'horizon qu'elle embrasse, il sentit, vers son coeur, monter une sève nouvelle qui lui fouetta le sang, l'obligea à rentrer dans la vaillante cohorte. Mais la victoire de l'atavisme n'était pas complète, car une blessure béante existait encore, qui pouvait compromettre toute la guérison.

Le benjamin de la race éprouva tout à coup une vigueur, une puissance de décision dont il ne se serait pas cru capable. S'arrachant à l'obsédante attraction, il se dirigea vers les bâtisses, allant tout droit vers un but déter-

miné. Dans le verger de Michaud, il aperçut sa voisine mettant la dernière main aux travaux de l'automne. En deux pas, il fut devant elle. Interdite, la jeune fille hésita : devait-elle le féliciter de son retour ou lui reprocher sa défection?

—Jeanne, lui dit-il, je remplacerai désormais chez nous ceux qui sont partis; voudrez-vous m'aider comme vous étiez prête à le faire jadis?

Elle le regarda dans les yeux, le trouva transfiguré.

—Hubert, lui répondit-elle, puisque vous êtes redevenu ce que vous étiez, je serai avec vous, car moi je n'ai pas changé.

Toute rougissante, ne pouvant maîtriser son émotion, elle s'éloigna vite, pour la cacher.

Alors Hubert Rioux, se tournant vers le Saint-Laurent, vers la glorieuse phalange des ancêtres qui, comme un brouillard que le vent chasse, allait s'évanouissant, enleva son chapeau et clame de tout son coeur :

—Père! vous pouvez relever le front : la terre ancestrale a toujours le même maître!"

G.-E. MARQUIS.

* * * *

"*La Technocratie par la Démocratie industrielle*",
par J.-A. Saint-André.

La Technocratie est une théorie nouvelle, qui est née, semble-t-il, aux Etats-Unis. Les principes répandus jusqu'ici ont paru à d'aucuns d'une application difficile sinon utopique. M. J.-A. Saint-André, journalier et ami de la classe ouvrière, très bien connu à Montréal et jusque dans les provinces maritimes et celles de l'Ouest, où il fut appelé comme organisateur de mouvements ouvriers, s'est imposé la lourde tâche de chercher une formule pratique de réaliser la *Technocratie* dans un avenir plus ou moins lointain. Il intitule son ouvrage, qui vient de paraître aux *Editions Albert Lévesque*, "*La Technocratie par la Démocratie industrielle*".

C'est dire que M. Saint-André préconise des réformes assez radicales, puisqu'elles proposent de remplacer les systèmes politiques et capitalistes actuels par celui d'une démocratie industrielle. Sans chercher à apprécier la justesse des principes nouveaux qui constituent l'essence de l'ouvrage de M. Saint-André, nous pouvons du moins déclarer que les idées exprimées méritent d'être connues, susciteront le plus vif intérêt et provoqueront même des polémiques brûlantes d'actualité. C'est, sans contredit, le premier ouvrage canadien, écrit en langue française, à tenir un langage aussi audacieux.

L'ouvrage de M. Saint-André est précédé d'un "Avant-propos" de son éditeur, M. Albert Lévesque, qui couvre à lui seul une quarantaine de pages. M. Lévesque pose la question suivante : "La Crise actuelle est-elle le résultat d'une faillite politique ou d'une faillite capitaliste?" Question brûlante elle aussi et à laquelle il n'est pas facile de répondre. La logique, la simplicité et la sincérité des arguments de M. Lévesque ajoutent, sans conteste, une valeur d'intérêt à l'ouvrage de M. Saint-André, qui est en vente chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties, au prix de \$1.00 l'unité.

“*Sur les pas de nos littérateurs*”, par Séraphin Marion.

Le plus modéré et, peut-être, le plus érudit de nos critiques littéraires, M. Séraphin Marion, vient de publier, aux *Editions Albert Lévesque*, un second recueil de jugements sur quelques livres canadiens, et d'études sur les tendances de la jeune génération, recueil qu'il intitule : “*Sur les pas de nos littérateurs*”.

Conférencier de talent autant que critique consciencieux, M. Marion est bien connu dans tous les centres intellectuels canadiens-français du Canada, où ses idées ont pénétré par la parole ou par la plume. Tout récemment encore, M. Marion a été reçu docteur ès-lettres de l'Université de Montréal, à la suite de la soutenance d'une thèse sur le romantisme au Canada. Son étude la plus remarquable du volume qu'il publie aujourd'hui est certainement celle qui porte comme titre : “Trois romans de la jeune génération”, sujet que l'auteur traite l'an dernier dans une conférence restée célèbre dans les milieux littéraires montréalais et qui trancha de façon décisive la fameuse question de la moralité des romans de la jeune génération des *Editions Albert Lévesque*. On voudra aussi connaître l'opinion de M. Marion sur les romans *Nord-Sud* de Léo-Paul Desrosiers et *Juana, mon aimée*, d'Harry Bernard, ainsi que ses idées sur l'oeuvre poétique de Louis Dantin, de Gonzalve Desaulniers et de Lucien Rainier. Formé à l'école des meilleurs maîtres de la critique française, M. Marion est devenu lui-même chez nous un modèle de critique objective, consciencieuse, pondérée.

“*Sur les pas de nos littérateurs*”, volume de 200 pages, est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

* * * *

“*Pour l'amour du grec*”, par l'abbé Pascal Potvin.

Voici un ouvrage que les professeurs d'humanités classiques voudront expliquer et faire lire à leurs élèves pour les initier à la culture grecque et développer en eux le goût de l'humanisme. C'est à la fois un livre de pédagogie et un récit de voyage. L'auteur, qui est professeur au collège Sainte-Anne de la Pocatière, s'est fait le porte-parole de ses confrères de l'enseignement, qui tentent de moderniser l'enseignement des langues anciennes, en en rendant l'étude plus pratique, plus vivante et plus utile.

Dans la première partie de son ouvrage, l'abbé Potvin expose les méthodes modernes de tirer du grec l'essence de cette brillante civilisation, pour mieux humaniser notre culture générale. Après avoir expliqué ce qu'est la vie dans les textes, il fait une judicieuse comparaison entre la vie grecque et la vie humaine. La seconde partie est consacrée au récit d'un voyage que l'auteur a fait lui-même en Grèce en 1930. Récit pittoresque, imagé, vivant, personnel. Puis l'ouvrage se termine sur un aperçu synthétique de la vie de la Grèce moderne. L'ouvrage est précédé d'une lettre-préface de S. E. Mgr Courchesne, évêque de Rimouski.

“*Pour l'amour du grec*”, volume de 256 pages, publié dans la série “*Les Jugements*” des *Editions Albert Lévesque*, est en vente, au prix de \$1.00 l'unité, chez l'éditeur, 1735 rue Saint-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

LE JARDIN ZOOLOGIQUE DE QUEBEC

Les environs de la cité de Québec, déjà si attrayants au point de vue du tourisme, s'enrichiront prochainement d'un nouvel attrait qui ne devrait pas manquer d'intéresser vivement non seulement les visiteurs étrangers, mais aussi et surtout les automobilistes de la région et ceux de toute la province.

Le jardin zoologique provincial, organisé conjointement par le ministère de la Colonisation, de la Chasse et de la Pêche et la Société Zoologique de Québec, et situé à Saint-Pierre-de-Charlesbourg, à environ sept milles au nord de la capitale, sera inauguré un peu plus tard dans le cours de l'été, mais on peut dès maintenant y faire une visite aussi intéressante qu'instructive.

Le jardin zoologique occupe un site admirable, au pied des premiers contreforts des Laurentides. Ses différentes bâtisses, édifice de l'administration, logements du personnel, abris des animaux, s'inspirent d'une architecture purement canadienne et sont groupées de manière à reconstituer un petit village canadien-français d'autrefois. L'ensemble présente un très joli coup d'oeil.

Il existait à cet endroit une ferme expérimentale des animaux à fourrure, où l'on avait sous observation tous les animaux que l'on élève déjà sur une base commerciale, et un grand nombre d'autres qu'il serait intéressant de pouvoir élever avec profit. En greffant leur projet sur cette ferme, les organisateurs du jardin zoologique se sont trouvés en possession d'une importante collection d'animaux, et ils s'emploient activement à compléter cette collection de manière à posséder des spécimens de tous les animaux sauvages vivant au Canada. Le travail d'aménagement du terrain en vue de situer autant que possible chaque animal dans son habitat naturel avance rapidement.

À côté des animaux, le jardin zoologique de Québec possèdera également une collection d'oiseaux. Une volière mesurant cent pieds de longueur et trente-six pieds de hauteur a été construite et l'on est à aménager des étangs pour les oiseaux aquatiques.

Pour compléter le rôle éducatif de ce jardin zoologique, les organisateurs ont décidé d'y aménager un arboretum, où seront représentées toutes les variétés d'arbres canadiens susceptibles d'y croître. Un étiquetage précis permettra de distinguer les différentes sortes d'arbres.

La route No 15, qui conduit au jardin zoologique, est faite de pavage supérieur et possède une largeur suffisante pour répondre aux besoins de la circulation.

(*Bulletin Officiel du Ministère de la Voirie, Québec*).

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

NOS RICHESSES IMPONDERABLES

Par : G.-E. MARQUIS

Le monde est fait de contrastes : voilà ce qui en constitue le charme, pour ceux qui savent goûter la joie de vivre.

C'est bien là, n'est-ce pas ? ce qu'a voulu exprimer le grand fabuliste, mais dans des termes de précieux ridicules : "l'ennui naquit un jour de l'uniformité."

Un statisticien qui s'écarte de la voie officielle tracée par ses supérieurs hiérarchiques, "cela étonne sans doute autant que de voir passer au galop un cheval de fiacre", comme disait Chamfort. Mais "le vrai peut, parfois, ne pas être vraisemblable." (Boileau).

Y a-t-il des valeurs impondérables pour un fonctionnaire ? Entre-t-il dans ses habitudes — car à la longue, attaché qu'il est à un métier, il devient, chaque jour, de plus en plus robot (1) — de voir autre chose que les richesses qui s'échangent aux comptoirs du monde, et dont les prix sont cotés en bourse ?

* * * *

Voilà la problème posé, ou plutôt, voilà mon cher lecteur, de quelle rançon vous, et vos semblables, allez payer pour avoir, sans songer à mal, peut-être, ouvert les pages de cette modeste revue de chez-nous, qui n'a pas encore établi de record à l'américaine, sinon de représenter une idée.

Le bonheur parfait n'existe pas et l'âge d'or non plus. Prenez-en donc votre parti et "souffrez", comme le répète souvent l'un de nos beaux parleurs, que je vous dise aussi brièvement que possible — pour ne pas gêner votre repos — ce que j'entends par ces richesses impondérables, dont la statistique jusqu'à date, n'a tenu aucun compte — et d'ailleurs à quoi cela servirait-il puisque "personne ne lit les statisticiens", comme disait récemment M. E. Montpetit, citant un auteur moderne.

* * * *

"L'homme est un être composé d'un corps et d'une âme créés par Dieu à son image et à sa ressemblance", nous dit le petit catéchisme.

La carapace de cet esprit a besoin, pour vivre, d'aliments, de vêtements et de couvert.

Tous les biens de la terre sont mis à contribution pour nous faire la vie matérielle la plus douce possible, chacun suivant son tempérament, ses goûts et aussi ses moyens.

Ces biens constituent les richesses naturelles mises à notre disposition par le Créateur et que les hommes ont marqué d'un prix; richesses échangées, à l'état brut ou ouvré, entre les peuples de la terre, contre de l'argent ou autres devises qui s'échangent "sous le signe de l'or" (Montpetit).

(1) Mannequin mécanique qui marche, entend, voit, parle... et qui a un coeur d'acier.

Mais l'âme, elle, qui ne boit ni ne mange, qui n'a besoin ni de riches vêtements ni de somptueux palais, de quoi vit-elle ?

Elle est créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, ne l'oublions pas, mais "l'homme a lamentablement gâché l'oeuvre divine" (N. Gagné, ptre).

Le modèle est parfait et notre âme doit tendre, dans ses manifestations, à se rapprocher de ce modèle. Les sciences, même les plus exactes, celles où l'homme a pu le mieux comprendre les lois de la nature, n'ont pas encore satisfait la soif des chercheurs.

C'est toujours plus haut qu'ils visent, dans les domaines où l'on peut, sans jamais y atteindre complètement, travailler à créer des oeuvres traduisant les sentiments les plus nobles de l'âme, car celle-ci tend sans cesse vers le Bien, le Beau et le Vrai, c'est-à-dire vers l'aimable Vérité dont Dieu seul possède la plénitude.

De ces aspirations de l'âme humaine sont nés la parole, le chant, la musique, la poésie, la peinture, la sculpture et tous les arts libéraux qui ont plus contribué à la gloire de maints peuples, anciens et nouveaux, que les victoires les plus renommées sur les champs de bataille, ou les fortunes les plus considérables de tous les Crésus, les Rotschild, les Morgan, les Coty et ejusdem farinae.

Il serait trop long d'énumérer ici ceux dont les noms ont traversé les siècles, à cause des oeuvres d'art créées par eux et dont nous admirons encore la technique, l'harmonie, l'élévation et toute l'attachante beauté.

Chaque siècle a apporté un perfectionnement à ces arts divers, mais l'idéal n'a jamais été atteint par les grandes âmes assoiffées de beauté.

Comme l'aigle qui s'élance vers l'astre du jour, croyant que son ascension lui permettra de le mieux contempler, l'homme bien né ne soupire que vers la création d'un idéal que ses faibles moyens ou talents lui permettent rarement d'atteindre, parce que l'art est infini et constitue une richesse impondérable.

* * * *

Et, tout d'abord, qu'est-ce que l'art ?

On l'a défini : la réalisation du beau idéal des formes sensibles.

On pourrait aligner bien des expressions à ce sujet, mais nous croyons que celle-ci est assez simple pour bien rendre notre pensée.

En un mot, l'art c'est la recherche du type éternel. C'est la course vers l'idéal; c'est la marche de l'âme qui va (1) vers un objet idéalisé par son esprit et qu'elle ne peut jamais saisir.

Le but de l'art n'a rien que de noble et d'élevé, c'est donc à dire que les "oeuvres d'art procurent de belles jouissances, élèvent au-dessus du vulgaire, in-

(1) C'est mieux que "L'homme qui va".

vitent à mettre notre âme à l'unisson du beau et du grand qu'elles nous révèlent".

René Bazin, mort tout récemment, et qui a laissé une oeuvre littéraire considérable, disait : "L'art est du voisinage de Dieu et un peu de ses lumières".

"L'art, écrit Hegel, a été regardé de tout temps comme un puissant moyen de civilisation et même comme un médiateur de la religion."

"En voyant chaque jour, disait Platon, des chefs-d'oeuvres de peinture, d'architecture et de sculpture, les génies les moins disposés aux grâces, élevés parmi ces oeuvres comme dans un air pur et sain, prendront le goût du beau, du décent et du délicat. Ils s'accoutumeront à saisir avec justesse ce qu'il y a de parfait ou de défectueux dans les oeuvres de l'art et de la nature, et cette heureuse rectitude de leur jugement deviendra une habitude de leur âme."

* * * *

L'impression morale et le rôle social de l'art sont considérables dans les milieux où ils sont pratiqués, parce que la première loi de l'art c'est de rendre inséparables la vérité, la beauté et la bonté, et l'on pourrait ajouter comme conséquence, la vertu.

Ceux qui, dans les oeuvres d'art, se sont éloignés de cet idéal, n'étaient pas des artistes vrais, parce que, au lieu de former l'âme, de l'élever, ils ont tenté de la ravaler.

Il serait trop long de faire l'énumération de tous les arts qui intéressent le plus l'esthétique et qui possèdent au plus haut degré la faculté d'émouvoir.

D'autre part, chacun sait que parmi ceux-là il faut tout spécialement indiquer la statuaire, la peinture, la musique et la littérature.

Contentons-nous de jeter un coup d'oeil sur la part que l'on donne, chez nous, aux beaux arts et les efforts qui sont tentés par les autorités pour en répandre le goût au sein de notre population.

Chacun sait que, depuis quelques années, il existe, à Québec et à Montréal, des Ecoles des Beaux-Arts, fréquentées par un grand nombre d'élèves qui vont s'initier à l'enseignement du dessin, de l'architecture, de la gravure, de la peinture, du modelage et de la sculpture.

Les expositions de travaux d'élèves qui ont été faites nous donnent lieu d'espérer qu'avant longtemps ces écoles auront formé non pas tant des artistes que des jeunes gens et des jeunes filles capables d'apprécier ce qu'il y a de beau et d'éducateur dans les différents arts pratiqués de nos jours.

La province de Québec compte un certain nombre d'artistes qui lui ont fait honneur jadis et d'autres qui encore, de nos jours, sont capables de traduire par le pinceau ou le burin des scènes admirables, marquant bien la délicatesse de leur touche et les sentiments généreux qui les animent.

Mais c'est surtout dans la musique et le chant que l'on s'est appliqué, depuis longtemps déjà, dans nos couvents et nos collèges, en particulier, ou dans certains instituts, à cultiver, chez nous, l'art musical et l'art vocal.

Quelques-uns de nos artistes ont, à l'étranger, jeté sur le Canada français un lustre plus durable que

tout ce que nous avons pu produire dans les autres domaines.

Inutile de citer des noms, car ce serait trop prolonger cet article et je craindrais de manquer aussi des connaissances voulues et du doigté nécessaire pour donner à chacun la part qui lui revient de droit.

Nous savons bien que, dans un pays neuf comme le nôtre, le premier souci de l'existence c'est de chercher du pain, parce qu'il faut vivre physiquement d'abord.

Nous sommes encore dans l'enfance des arts, mais cela ne veut pas dire que nous les ignorons et surtout que nous ignorons les bienfaits que les arts peuvent procurer dans la formation esthétique et la culture générale d'un peuple.

Toutefois, il y a encore un travail considérable à faire, car même chez grand nombre de ceux qui peuvent se procurer des objets d'art pour enjoliver leur foyer, combien sont à même de faire un choix judicieux ?

La vulgaire camelotte produite en série et l'image-rie faite de chromos se voient un peu partout et bien rares sont ceux qui peuvent, devant une galerie de peinture ou de sculpture, trouver autre chose à dire que "C'est beau", incapables qu'ils sont d'analyser en quoi tel tableau ou telle statue est remarquable.

Les nombreux visiteurs qui, chaque année, viennent contempler le vieux Palais Législatif de Québec ne peuvent s'empêcher de remarquer — j'entends ceux qui s'y entendent en art et en histoire — combien l'auteur de ces plans fut un homme de goût, en même temps qu'un homme respectueux de l'histoire, puisque chacune de ses pierres rappelle un événement, un homme, un blason. Chaque année, le gouvernement de la Province contribue à l'enrichissement de ce palais par l'apport de nouvelles statues ou de nouvelles peintures. C'est là un souci qui l'honore et pour lequel il mérite nos félicitations.

* * * *

Quels sont ceux qui, depuis le temps déjà reculé d'Eugène Taché, se sont efforcés de créer une architecture canadienne, sans oublier les rigueurs de notre climat ?

Avons-nous progressé depuis cette époque, ou n'avons-nous pas plutôt trop souvent été tentés d'imiter nos voisins du sud, qui ont la bosse du colossal dans tous les domaines, mais surtout dans celui des édifices genre gratte-ciel.

Il y a donc tout un vaste champ à exploiter, dans le domaine de l'enseignement, pour inculquer à la génération montante des notions d'art qui, en outre d'augmenter son bagage de connaissances, lui donneraient une occasion de mieux comprendre et de mieux apprécier les beaux-arts dans tous les domaines.

Espérons donc que ceux qui, chez nous, ont pour mission d'instruire le peuple, non seulement dans les maisons d'éducation, mais dans les journaux, les revues, les livres et les brochures, ne manqueront pas d'insister pour que, dorénavant, l'on fasse une part plus large à l'enseignement des beaux arts et à la culture du sens de l'esthétique.

(Suite à la page 36)

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

LA REFRANCISATION

Appréciations et Commentaires

Nous continuons la publication de lettres et d'articles écrits en marge de la campagne de reffrancisation poursuivie par la Société des Arts, Sciences et Lettres, mais nous devons nécessairement abréger, raccourcir, couper ici et là, car les témoignages sont nombreux. Pendant les vacances, nous ne restons pas complètement inactifs. Nous observons, recueillons de nouveaux faits, faisons des enquêtes et nous nous rendons compte de plus en plus de l'étendue du mal que nous cause le barbouillage de la Province à l'anglaise. Il va falloir appliquer un remède énergique si nous voulons que le peuple réagisse, car le mal n'est pas seulement à la surface, mais au coeur.

* * * *

Québec, le 10 janvier, 1933.

Monsieur Hector Faber,
Secrétaire de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
40, rue Garneau,
Québec.

Monsieur le Secrétaire :

J'ai communiqué votre lettre du quinze décembre à mes collègues du bureau de direction, à leur réunion d'hier soir, et voici le texte de l'ordre du jour qu'ils ont immédiatement voté et qu'ils m'ont chargé de vous transmettre :

“La Société du Parler français au Canada, qui décidait, au commencement d'octobre dernier, de profiter de sa prochaine séance publique pour sonner de nouveau l'alarme au sujet des dangers que l'anglicisme et l'anglomanie font courir à notre vie nationale, est heureuse d'apprendre que la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec, vient elle-même d'entrer en campagne pour renover l'enseignement chez les nôtres et conserver à notre province sa physiologie française. Cette initiative ne peut manquer de servir la cause à laquelle la Société du Parler français au Canada se dévoue depuis sa fondation; car si elle ne vise pas à tuer dans sa racine le mal qui nous menace, l'éveil qu'elle donnera devrait au moins exciter chez les nôtres plus de fierté, plus de respect pour la langue ancestrale et faciliter ainsi la rude tâche d'épuration que la Société du Parler français s'est assignée. C'est pourquoi celle-ci tient à remercier de tout coeur la Société des Arts, Sciences et Lettres de sa collaboration toute spontanée et à lui adresser les meilleurs souhaits de succès.”

Pour vous montrer comme la campagne de votre Société et le plan d'action que nous avons arrêté dès le trois octobre dernier s'ajustent bien, je prends la liberté de vous annoncer que l'une des deux causeries inscrites au programme de notre séance publique du

trente et un janvier portera sur l'anglicisme et l'autre sur les vieilles enseignes.

Veillez agréer, Monsieur le Secrétaire, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Le secrétaire-général,

(Signé) L.-P. GEOFFRION.

* * * *

Departement de l'Instruction Publique
QUEBEC

Québec, le 4 janvier, 1933.

M. Horace Philippon, Avocat,
Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
80, rue St-Pierre,
Québec.

Monsieur le Président :

Veillez agréer mes plus vives félicitations pour vous et la Société des Arts, Sciences et Lettres, pour la belle campagne entreprise en faveur de la “Reffrancisation de notre province.”

Les témoignages que votre Société a reçus à cette occasion sont une preuve de l'urgence de la campagne que vous avez entreprise. Notre belle Province française mérite que ceux qui ont conscience de sa dignité et de sa beauté, s'efforcent de faire pénétrer dans toutes les classes de notre population les idées si justes que vous avez exprimées vous-même ainsi que les distingués personnages qui vous ont spontanément approuvé. Dans l'Enseignement Primaire, qui pénètre dans toutes les écoles de la province, je seconderai les efforts de la Société des Arts, Sciences et Lettres, afin que nos éducateurs inspirent à la jeunesse de nos écoles des sentiments de fierté qui préviendront dans l'avenir les erreurs de la génération actuelle.

Veillez agréer, monsieur le Président, l'assurance de mon meilleur dévouement.

(Signé) C.-J. MAGNAN.

* * * *

Québec, le 19 janvier, 1933.

M. J.-Horace Philippon, Avocat,
Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
80, rue St-Pierre,
Québec.

Monsieur le Président :

Les professeurs de Québec et des campagnes environnantes suivent avec un intérêt considérable la

campagne que votre société entreprend pour garder à notre province sa physionomie française.

Est-il nécessaire de vous affirmer combien nous sommes de coeur avec vous dans ce beau mouvement et que nous formons des voeux pour que le succès couronne un zèle aussi louable?

Mais l'intérêt que nous portons à cette cause va plus loin : il nous permet de vous offrir la coopération de tous les membres de l'Association des Instituteurs Catholiques de la Circonscription de l'Ecole normale Laval.

Les professeurs ont un magnifique champ d'opération, fait de l'enfance si malléable, cire molle sur laquelle il est facile de graver des impressions et des sentiments.

Les impressions reçues à l'école pénètrent dans les foyers et ainsi le champ d'opération du professeur devient à son tour un médium d'éducation.

D'autre part, la mission de l'éducateur lui fait un devoir d'inculquer à ses élèves un patriotisme éclairé et une fierté vraiment nationale.

Développer un caractère personnel basé sur un passé fait des plus belles traditions et des plus nobles exemples, est sans aucun doute une forme élevée du patriotisme.

C'est cette coopération que l'association des Instituteurs Catholiques de la Circonscription de l'Ecole normale Laval se permet de vous offrir, sachant que votre Société compte sur tous les dévouements, les plus humbles comme les plus éclairés.

Veillez agréer, Monsieur le Président, mes cordiales salutations et me croire

Votre bien dévoué,

(Signé) J.-P. GARNEAU,

Président des Instituteurs Catholiques de la Circonscription de l'Ecole Normale Laval.

* * * *

Québec, le 4 janvier, 1933.

M. J.-Horace Philippon, Avocat,

Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
80, rue St-Pierre,
Québec.

Monsieur le Président :

Votre société a pris récemment une initiative qui lui a attiré beaucoup de louanges, tant des autorités civiles que religieuses de la Province entière.

L'Association du Jeune Barreau du district de Québec n'est pas restée indifférente à la campagne que vous avez entreprise pour la refrancisation, tant à la campagne que dans nos villes.

Je vous prie donc d'agréer toutes nos félicitations et vous assure en même temps que nous vous offrons, bien volontiers, notre coopération dans cette campagne.

Agréez, mon cher président, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

(Signé) GASTON ESNOUF,

Président du Jeune Barreau de Québec.

LA LIGUE CATHOLIQUE FEMININE

Bénie par le Souverain Pontife.

Québec, Conseil Central,
105, rue Ste-Anne,
7 février, 1933.

M. Hector Faber, secrétaire,
Société des Arts, Sciences et Lettres,
40, rue Garneau, Québec.

Monsieur,

Nous recevions, au cours de décembre, une lettre adressée à : "Mademoiselle Talbot, présidente de la Ligue de la Jeunesse Féminine de Québec." Comme je ne suis pas présidente de cette Ligue, mais que je suis, par contre, présidente d'une autre oeuvre qui ne saurait se désintéresser de votre campagne de refrancisation, permettez-moi de vous féliciter pour ce bon travail, aussi opportun que pratique.

Si je comprends bien, le but de votre nouvelle croisade est de garder, à Québec, sa physionomie française et, dans ce but, vous avez sans doute étudié les principaux moyens qui vous conduiront à cette fin. Avez-vous pensé, alors, que la physionomie d'une ville, aussi française que la nôtre, est grandement affectée lorsque, dans toutes les vitrines et presque à chaque coin de rue, on étale, sous les yeux des passants, des annonces américaines, des vignettes inconvenantes ou immorales?

La Ligue Catholique féminine, par son comité diocésain québécois, a déjà travaillé et travaille encore pour débarrasser Québec de ce genre d'annonces; ce faisant, elle croit bien servir non seulement la cause des bonnes moeurs, mais aussi la cause française et patriotique que la Société des Arts, Sciences et Lettres a tant à coeur de voir triompher. Voilà, monsieur le Secrétaire, la plus efficace collaboration que nous croyons devoir vous apporter, pour le moment du moins.

Avec nos félicitations réitérées, recevez nos meilleures salutations et croyez-nous

Vos toutes dévouées,

LA LIGUE CATHOLIQUE FEMININE.

Par : La Présidente Générale,
(Signé) Jeanne TALBOT.

* * * *

Québec, le 1er décembre, 1932.

M. J.-H. Philippon, Avocat,
Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
Québec.

Monsieur le Président et cher ami,

La Société des Arts, Sciences et Lettres demande l'adhésion de L'A. C. J. C. pour une campagne de refrancisation du Québec. Notre Association s'est toujours trop intéressée à cette oeuvre patriotique pour ne pas entrer dans le mouvement.

Vous sollicitez notre adhésion; nous vous accordons notre entière collaboration. Comme vous le savez,

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

nous étions justement à préparer une campagne en ce sens de concert avec l'“Action Catholique”, quand nous avons appris votre projet. Nous cédon volontiers le pas à qui peut obtenir plus facilement des résultats plus rapides.

Nombreuses sont les organisations qui vous ont promis leur concours. Il faut s'en réjouir. Si tous les membres de ces sociétés et associations diverses font personnellement quelque chose dans le sens du projet, nous obtiendrons au moins deux à trois mille améliorations. Ce chiffre n'a rien de fantastique si... chacun fait quelque chose. Et c'est facile pour qui sait observer autour de lui.

Bonne chance ! mon cher Philippon, et à samedi, alors que nous pourrions évoquer des souvenirs sur une campagne acéjiste dans le même sens, alors que vous étiez encore dans nos rangs.

Votre tout dévoué en L'A. C. J. C.

(Signé) Louis-Philippe ROY, M. D.,
Président du Comité Régional de L'A. C. J. C.

* * * *

BUREAU DU SECRÉTAIRE GENERAL
de

L'Association Générale des Etudiants de Laval.
Québec, le 13 février, 1933.

M. J.-H. Philippon, Avocat,
Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
80, rue St-Pierre,
Québec.

Mon cher Monsieur Philippon,

Au nom de l'ASSOCIATION GENERALE DES ETUDIANTS DE LAVAL, permettez-moi de venir vous féliciter de votre magnifique campagne de re-francisation.

Cette belle initiative vient à son heure. Un beau travail a déjà été accompli dans ce sens par la SOCIÉTÉ DU PARLER FRANCAIS AU CANADA, dont le centre se trouve dans notre Université même. Le Glossaire que cette Société a publié, après 25 ans de travaux patients, grâce au concours d'un groupe de laïcs et de prêtres dont les noms ne sauraient être oubliés, est le résultat d'un bel effort.

L'arrivée de votre campagne à la suite de cette publication, qui a trouvé, elle aussi, son côté pratique dans les “CORRIGEONS-NOUS” mensuels, ne manquera pas de rapporter de vifs succès à la cause de la re-francisation de cette province.

Le magnifique zèle que vous avez déployé dans ce sens est fort apprécié par les étudiants de Laval qui font, eux aussi, leur possible, pour améliorer le bon langage et bannir les anglicismes.

Je vous prie donc de croire que les carabins, dont vous fûtes déjà, dans le passé, et dont vous connaissez l'ardeur quand il s'agit d'endosser un bon mouvement, ne manqueront pas de vous seconder dans vos efforts et de répondre à vos appels patriotiques.

Sincèrement à vous,

Le Secrétaire-Adjoint
de L'Association Générale des Etudiants de Laval,
(Signé) Aimé DERASPE, E. E. L.

M. Horace Philippon, Avocat,
Président de la Société des Arts, Sciences et Lettres,
80, rue St-Pierre,
Québec.

Monsieur le Président :

La campagne de “re-francisation” dont votre société a pris l'initiative bat son plein.

Les nombreux témoignages d'approbation et d'encouragement que vous avez déjà reçus, tant des autorités religieuses que civiles et politiques rendront peut-être le nôtre superflu.

Cependant que notre association n'en est pas une qui se désintéresse des mouvements sérieux et, partant, elle veut bien vous offrir en plus de ses sincères félicitations, son appui moral.

La compréhension que nous avons de l'initiative de cette campagne, c'est qu'il s'agit de conserver à notre province son caractère français dans tous les domaines.

La grande pierre d'achoppement à la réalisation de cet idéal, c'est l'annonce. Tout le monde l'admet. Mais tout le monde ne semble pas vouloir y contribuer.

Il importait donc qu'un signal d'éveil fut donné. Il importe maintenant que tous les compatriotes entrent dans le mouvement.

En réfléchissant un peu sur notre devise : “Je me souviens”, en se pénétrant de ce qu'elle nous enseigne et doit inspirer, tous devraient se rallier à la cause commune, re-francisons !

C'est le voeu que nous formulons au nom de notre association.

Sincèrement à vous,

(Signé) Frédéric ST-PIERRE,
Président de l'Association de la Jeunesse Libérale.

L'OEUVRE D'UNE SOCIÉTÉ

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec célèbre présentement le quinzième anniversaire de sa fondation. Elle a été fondée en 1917 par trois journalistes. Les premières années de cette société, qui compte présentement 145 membres, ne furent pas toujours souriantes et l'on ne vit pas, à l'aube de chacune d'elles, les classiques doigts de rose entr'ouvrir les rideaux de ses matins. Des brouillards s'étendirent souvent, opaques et opiniâtres, et elle vécut des moments où ses fondateurs désespéraient de revoir le soleil. Mais des rayons percèrent à plusieurs reprises et brillèrent d'un éclat réjouissant encore qu'ils furent, pour la plupart, de courte durée. Il vint même un soir où un nuage, qu'en langage astronomique on appelle Cumulus et que les astronomes de la finance nomment généralement Banqueroute, apparut au fond de l'horizon de la Société. Mais la crise passa et aujourd'hui, sans que le Pactole coule dans le trésor de la Société, cette dernière peut parfois se permettre une sieste sur ses lauriers.

Car la Société des Arts, Sciences et Lettres a déjà à son actif beaucoup d'oeuvres dont elle a droit d'être fière. Il serait trop long de les énumérer. Signalons-en simplement quelques-unes.

C'est la Société des Arts, Sciences et Lettres qui, en 1918, a élevé à Péribonka, Lac Saint-Jean, le mau-

solée à la mémoire de Louis Hémon, l'immortel auteur de "Maria Chapdelaine", mausolée qui est, depuis, l'attraction principale des touristes qui visitent la région. Elle a fondé, également en 1928, la revue LE TERROIR, revue littéraire et illustrée, qui traite exclusivement des choses de chez nous et qui a traversé heureusement, jusqu'à présent, la crise qui a pourtant fauché tant d'autres publications.

C'est encore cette société qui a fondé l'Association des Guides Historiques Diplômés, qui fut la première du genre au Canada, donnant ainsi l'exemple à Montréal et à Trois-Rivières. Ce sont ses directeurs qui se font, chaque année, les professeurs des Guides Historiques, dont une moyenne de trente se présentent, chaque printemps, aux examens oraux et écrits pour l'obtention du diplôme de rigueur, qui est reconnu officiellement par les autorités municipales. Elle a fondé également l'Association des Chanteurs de Québec où se recrutent les meilleurs artistes de Québec.

C'est la Société des Arts, Sciences et Lettres, pourrions-nous ajouter, qui a lancé, en premier lieu, l'idée de la construction d'un édifice municipal pouvant contenir une salle de théâtre, de conférences et de conventions, la bibliothèque de l'Institut, une salle de lecture publique et diverses salles pour les sociétés patriotiques et artistiques de la ville, idée qui vient d'être entièrement réalisée dans le Palais Montcalm. C'est elle qui, depuis plus de dix ans, organise, durant la semaine de l'Exposition Provinciale, des exhibitions de beaux-arts qui ont toujours été couronnées de succès. En 1926, elle était l'instigatrice d'une magnifique démonstration en l'honneur des plus anciennes familles du district de Québec, et c'est elle qui a marqué, par une autre démonstration littéraire et musicale, le cinquantenaire de la mort de notre poète national Octave Crémazie, en 1930. Elle fut invitée un jour, par les autorités du Canadien Pacifique, à choisir pour les salles du nouveau Château Frontenac des noms appropriés historiques comme aussi à donner des noms, également historiques, à de nouvelles rues de Québec.

Et que de résolutions passées par les directeurs en faveur de mouvements patriotiques et autres : résolutions d'encouragement et de félicitations à l'adresse de ceux des nôtres qui se distinguent dans les diverses sphères où ils agissent. C'est ainsi que, ces jours derniers, elle appuyait avec énergie le mouvement lancé en faveur de la nomination d'un commissaire général du tourisme pour la province de Québec. Enfin, ajoutons que, dans quelques jours, elle lancera un grand concours en faveur des beaux noms français à donner à nos hôtels de la province afin de garder la physionomie française de notre province, seul aspect qui peut intéresser les touristes.

Dans ce sommaire exposé de l'oeuvre de cette active société, malgré des difficultés qui, sans croître ni s'atténuer, persistent en dépit de ressources souvent précaires, cette société a pu assurer sa marche, se développer, augmenter le nombre de ses membres, agrandir son champ d'action. C'est qu'elle a toujours fait en sorte de garder, en tout et toujours, la plus saine indépendance, la persévérance la plus tenace comme le plus notoire esprit de travail. Tout cela est soumis à bien des traverses que la Société a pu franchir. La loyauté de son programme et les préoccupations

purement patriotiques qui seules guident la société sont la garantie de l'efficacité et de la survie de son oeuvre.

(“La Presse”, — SAINTE-FOY.)

LE FRANÇAIS BAFOUE

Nous voici dans la semaine du 24 juin, c'est-à-dire, à la veille de la Saint-Jean-Baptiste. C'est une fête française. Nos compatriotes arboreront sans doute mille drapeaux, à partir de l'Union Jack jusqu'aux couleurs américaines. Il n'y manquera qu'un seul drapeau, celui du Canada, attendu que notre pays est le seul de son importance au monde à ne pouvoir montrer un emblème national.

A défaut de pavillon, il resterait un moyen aux nôtres de montrer la sincérité de leur patriotisme : ce serait de jeter bas les enseignes en langue anglaise qui flamboient à leur porte et d'y substituer du français. D'après une courte enquête faite par une association de jeunes, dans Québec, 78 maisons canadiennes-françaises, dans les seules rues Saint-Jean et Saint-Joseph, portent des affiches anglaises. On voit des “Shoe Shine pour dames et messieurs”, des “Tourist Sweet Home”, des “Albani Tourist House”, des “Drug Store & Fountain”, des “Inn”, des “Garden Hotel”, des “We serve you with a smile”, mais pendant que ce sourire saxon s'élargit à nos devantures, le français pleure son abandon.

La campagne de reffrançaisement, poursuivie activement depuis des mois, a produit un effet bienfaisant en certains milieux, mais elle est loin d'avoir convaincu tout le monde. Comme nous l'avons dit plus d'une fois déjà, cette campagne, toute louable qu'elle soit, ne pouvait porter des fruits partout, attendu que c'est l'esprit, chez nous, qui s'est défrancisé, et qu'il aurait fallu commencer par là. En outre, quelques individus, appelés à aider au mouvement de retour au français, parlaient une langue si imparfaite, si molle, si laide, disons le mot, dans sa déformation, qu'ils n'ont pu aider la cause qu'ils croyaient défendre. Il faut savoir prêcher d'exemple.

Comment voulez-vous aussi que le commerçant, l'industriel ou l'homme d'affaires, vivant dans les divers bureaux, ateliers ou usines, se soucient de franciser leur domaine, quand eux-mêmes sont assez fréquemment incapables d'écrire correctement dix lignes en français? Ces gens, souvent sortis de certaines institutions avec de rutilants certificats, savent à peu près tout à part leur langue. Nous parions même qu'ils écrivent mieux l'anglais que le français.

Au moins soixante-quinze pour cent des lettres commerciales et circulaires que nous recevons à domicile sont un affront à la grammaire, à la syntaxe, à l'orthographe et à la logique. Par exemple, cette réclamation, distribuée de porte en porte, sur laquelle nous lisons : “J'ai l'agréable plaisir, (un plaisir peut-il n'être pas agréable?) de vous annoncer, etc., etc. Situé en plein centre de la partie haute (qui est situé? La phrase ne le dit pas), vous pouvez compter sur la diligence la plus complète pour répondre à votre appel (la diligence répondra, mais la diligence de qui?)... Nous spécialiserons pour Messieurs (depuis quand spécialiser n'est-il plus pronominal? Et pour-

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

quoi cette majuscule à Messieurs?)... Les dames auront une attention spéciale (elles ne seront pas l'objet d'une attention spéciale, elles l'auront)". (1).

Des lettres de ce genre, nous en recevons des centaines chaque année. Elles ne valent pas mieux que bien des traductions d'annonces ontariennes, où l'on s'efforce d'introduire le "Parisian french" par opposition au "french canadian patois". Mais, cette littérature d'une province voisine a du moins l'excuse de naître dans un milieu anglo-canadien, où l'on s'efforce de plaire à nos compatriotes, tandis que, dans Québec même, où il est si facile de soumettre un manuscrit à des personnes sachant lire et écrire le français, un tel massacre de la langue maternelle est inexcusable.

Il est temps de nous dire ces vérités, entre nous, à la veille de la fête nationale, afin que, dans les discours de samedi prochain, on n'oublie pas de proclamer haut et ferme qu'il est devenu absolument nécessaire et urgent de donner au français, dans toutes nos écoles, sans exception, la place qui lui revient de droit, la première.

(“Le Soleil”.)

MODERNISONS-NOUS !

En marge de la dernière campagne de reffrançaisement, un de nos concitoyens nous écrit que l'on est fort mal avisé de s'occuper encore du français, dans la province de Québec. Pour lui, cette langue est morte et enterrée, et nous devrions tout simplement nous anglifier de la tête aux pieds.

Cette lettre est tellement extraordinaire que nous jugeons à propos de la détacher de la rubrique des "Lettres que nous recevons", pour la mettre en pleine lumière. Elle a son importance, attendu qu'elle reflète l'opinion d'un petit groupe de défaitistes et de lâcheurs, qui ne jurent que par l'anglais :

Monsieur,

Je vous écris pour vous parler de cette campagne de reffrançaisement qu'on a faite il y a quelque temps.

Laissez-moi vous donner là-dessus mon opinion personnelle, qui est partagée par plus d'un Québécois.

D'abord, la langue française n'est d'aucune utilité dans les affaires, encore moins dans le commerce et l'industrie. C'est une langue à phrase trop longue et ce n'est pas une langue moderne. C'est presque une langue morte, n'étant parlée que par la France ou à peu près. C'est une langue latine, douce, et pas sonore comme l'anglais. C'est la langue du roman, de la littérature et de la diplomatie, c'est là tout son emploi.

La langue américaine (anglais moderne), est la langue universelle. C'est la langue commerciale par excellence, parce qu'elle est précise, sonore, courte, commerciale. L'anglais d'Amérique est la langue du théâtre, des talkies, etc. C'est la plus facile à apprendre.

Allez dans la ville de Montréal et il n'y a que les Canadiens français qui ne parlent pas l'américain.

(1) Les parenthèses sont de nous.

Toutes les autres nationalités parlent la langue américaine, qui est celle du Canada.

J'ai assisté à une vue animée américaine traduite en français. J'ai trouvé la chose ridicule et arriérée. Traduire la vie américaine en français n'a aucun sens, parce que les langues américaines ne s'y adaptent pas.

Il doit y avoir 300,000,000 de personnes qui parlent l'anglais. Le français est parlé par 35,000,000.

Prenez les Romains. Ils ont mené le monde pendant cinq siècles. En ce faisant, ils l'ont civilisé et fait progresser. Si nos gens étaient intelligents, ils s'américaniseraient, se fusionneraient entre nationalités, adopteraient une seule langue, la langue américaine, et auraient la paix pour toujours. En apprenant l'anglais, on pense en anglais, on se civilise et on progresse.

Je me demande pourquoi Québec n'abandonne pas sa langue à demi morte pour la langue vivante. Veut-on rester toujours pauvre et arriéré?

Signé : XXX.

Et voilà! Il ne nous reste plus, à nous, pauvres sauvages, qu'à parler l'anglais du nez pour obtenir le bonheur sur cette terre.

Cette lettre, signée d'un nom canadien-français, que nous omettons à la demande de l'auteur, devrait se passer de commentaires, tant elle révèle d'ignorance et de sottise.

Le français une langue morte! Voyez-vous ça? Ce type-là ignore que cette langue, en-dehors des 40,000,000 de Français de France, est parlée par quelques millions de Belges, par une multitude d'Allemands, par tous les Italiens cultivés, par de nombreux Espagnols et par la plupart des Anglais de bonne société. En outre, la France possède le plus grand empire colonial du monde après l'Angleterre. On y parle abondamment le français. Pour une langue morte, c'est tout de même une langue qui se porte bien. Nous oublions en outre que de forts groupes de l'Asie et de l'Amérique du sud se servent couramment de nos vocables, même dans les affaires. Nous ne croyons pas exagérer en affirmant qu'au moins cent millions d'hommes parlent notre langue, non seulement comme un luxe, mais par besoin. Au point de vue de l'importance mondiale, le français est la deuxième langue du globe. Au point de vue littéraire, c'est la première.

Pour ce qui est de nous, Canadiens français, nous sommes, dans le Canada, plus de deux millions qui parlons le français à toute heure et qui gardons jalousement ce trésor. Ce ne sont pas les ignares tenant de la demi-civilisation américaine qui parviendront, sous prétexte de nous décroter, à nous convaincre qu'il faut tout sacrifier au veau d'or. Les Américains n'ont qu'un culte, l'argent. Ils s'imaginent qu'un homme sans argent est un peau-rouge. Leur matérialisme ne nous séduit point. Une seule belle pensée vaut bien et vit plus longtemps que tous les trésors acquis par le "bluff" et la folle spéculation de types sans idéal.

Il y aurait beaucoup à dire sur "le français à phrase trop longue". Seuls des ignorants, ne sachant absolument rien de cette langue, affirmeront une telle chose. Prenez n'importe quel texte anglais et don-

nez-le à un bon traducteur : celui-ci parviendra à faire un texte non seulement plus bref, mais plus clair, plus précis et mieux construit.

Nous nous arrêtons ici, de peur de nous laisser entraîner trop loin. Ajoutons simplement que la race des renégats n'existerait pas si, au lieu d'ouvrir bêtement la bouche devant le dieu jaune des Yankees, on apprenait tout simplement à parler proprement sa propre langue. Nous parions que l'auteur de la lettre citée plus haut ne sait ni l'anglais ni le français.

(“Le Soleil”.)

REFRANCISONS

Le 24 juin, jour de notre fête nationale, de gentils vendeurs et de gracieuses vendeuses offraient des insignes aux passants, moyennant obole, dans les rues de Montréal. La plupart accompagnaient leur quête de ces mots : “Tag-Day” Monsieur?”

Cette vente d'insignes avait été organisée par la Société Saint-Jean-Baptiste. Si nous soulignons la faute commise, et qui, par ironie, coïncide avec une campagne de “refrancisation”, ce n'est certes pas pour ennuyer la Société Saint-Jean-Baptiste. Elle reste notre grande société nationale; l'ensemble de ses initiatives est tout à fait louable; et si l'on critique telle ou telle erreur de détail, c'est dans un esprit de vive sympathie. Nous ne sommes pas de l'équipe des démolisseurs. Et d'ailleurs, lequel d'entre nous est sans reproches?

Mais l'incident nous oblige à revenir sur un point que nous avons déjà traité. Il ne sert de rien de placer un peu partout des écriteaux : “Refrancisons”, si l'on ne commence pas par s'observer et par se corriger. L'effort à accomplir est considérable, on le voit, et de tous les instants. Il faut s'en rendre compte, et s'y mettre de suite, et de tout coeur. Sinon, encore une fois, nous n'aboutirons qu'à nous faire taxer d'impuissance et tourner en ridicule.

(“Le Petit Journal”.)

AIDONS TOUS !

La Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec vient d'entreprendre ce qui semble une campagne sérieuse de refrancisation du visage de la Province. Avec l'appui des autorités civiles et religieuses et le concours d'associations littéraires et patriotiques, elle va commencer immédiatement son travail, dans la presse et par la radio.

Le sujet est déjà presque trop connu pour qu'on l'expose encore une fois. Il a inspiré, dans tous les journaux, des articles nombreux et solides. Mais si tout le monde convient de la nécessité d'agir, il semble qu'on ait attendu un peu longtemps avant d'engager la partie. C'est fait maintenant. Et l'on annonce que le travail sera mené rondement, dans tous les domaines à la fois.

Les efforts heureux de l'Association des hôteliers ruraux pour redonner à nos auberges et restaurants leur physionomie française ont frayé la voie. Il y a progrès. Restent encore de trop nombreux “Lindbergh Inn”, “Hoover Rest” et “American Camping

Ground”. Du jour que les tenanciers de ces établissements seront boycottés ou feront le sujet de plaisanteries, le mal sera atteint à sa racine. Pour cela, c'est au bon sens populaire que s'adresseront les initiateurs de la campagne qui commence.

L'urgence de refranciser les raisons sociales, firmes ou désignations commerciales est aussi patente que celle de ramener au français aubergistes et restaurateurs. Que de Canadiens-français cachent sous un nom anglais leur maison d'affaires, alors que les juifs, toujours pratiques, se déguisent sous des appellations françaises! Plusieurs commerçants l'ont compris, et personne n'a jusqu'ici prétendu que le retour au bon sens leur ait été préjudiciable. Il est exaspérant de lire des affiches du genre de “Zéphyr Berlinguette's Shoe Shope”. Quant au ridicule manifeste de ces appellations bâtardes, il n'est pas de mots pour le décrire.

Outre l'aspect patriotique que présente la refrancisation, il est important de ne pas négliger ses avantages d'ordre sulbaterne. Le touriste américain vient ici pour trouver quelque chose qui ne soit pas tout à fait ce qu'il voit tous les jours chez lui. Si nous ne pouvons lui faire voir que de l'Américain, en plus laid et en plus bête, il sera déçu et ne manquera pas de dire à son entourage d'aller ailleurs. On annonce souvent notre province comme une “petite France”, et, sous certains rapports, c'est juste. Montrons donc notre vrai visage. Ce sera dans la mesure où nous serons nous-mêmes que nous aurons chance d'être intéressants. Tout cela a été dit et redit. Il n'est pas mauvais de le rappeler, au moment où l'on va se mettre sérieusement en marche. L'initiative de la Société des Arts, Sciences et Lettres mérite le plus cordial encouragement de tous les Canadiens-français patriotes et sensés. Et chacun se doit d'y collaborer dans la mesure de ses ressources et de son talent.

(“Le Journal”, — L. F.)

NOS RAISONS DE RESTER FRANÇAIS

En plus des sentiments de respect filial et de fierté nationale, la population de la province de Québec a des motifs d'ordre moral, intellectuel et même matériel de renforcer sans cesse ses traditions françaises. L'éducation française, sans être exclusive, nous protège contre l'envahissement d'un américanisme inférieur, dans ce qu'il a d'anormal, de vulgaire, de païen. Mieux nous parlons notre langue, et même si nous apportons notre accent du terroir dans notre parler français et dans notre parler anglais, plus nous sommes distingués sur un continent dont les populations marquent encore plus de jaunisme que de culture. D'ailleurs, la plus simple observation nous avertit que notre progrès intellectuel—et nous en avons grandement besoin — dépend, en grande partie, de la conservation du medium le plus clair au monde pour définir, distinguer et raisonner, c'est-à-dire pour comprendre et pour être compris. Et dans cet intérêt matériel que nous avons de rester français de langue et d'intelligence, nous plaçons bien avant tout intérêt pécuniaire — sans que ce point de vue nous soit indifférent — l'intérêt pratique d'être

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

mieux préparés par la culture française à l'appréciation de la culture anglaise dont nous avons aussi besoin et que, grâce à la vertu française de mesure nous pouvons dégager, dans notre parler anglais, des formes vicieuses du parler américain. Ceci dit, nous sommes heureux de signaler le ton élevé des directives que M. Perrault donnait naguère à la jeunesse canadienne-française pour l'élaboration de son oeuvre utile de "refrancisation". Dans l'exercice de ses fonctions de ministre et de grand Voyer de la province de Québec, M. Perrault a toujours admirablement servi cette cause, de sa parole si claire et de ses exemples féconds. Voici donc un abrégé de ce qu'il disait à ce sujet :

"M. Perrault raconta comment, depuis quinze ans, les circonstances l'ont mis à même de constater les ombres que notre négligence ou que notre indifférence laissa descendre sur la physionomie de la province de Québec. Il ne s'agit pas cependant de pleurer sur le passé, mais de regarder les choses présentes avec la volonté de les changer. Ce que nous voulons, c'est de conserver à la province de Québec une physionomie française, c'est-à-dire une apparence extérieure conforme aux idées, aux sentiments, aux moeurs de la majorité de la population.

"Si l'attention de nos gens fut récemment tournée de ce côté par la venue de nombreux visiteurs, si le tourisme apparaîtrait maintenant comme l'une de nos meilleures ressources, s'il a laissé chez nous dans les dix-huit dernières années approximativement la somme de \$400,000,000, il ne faudrait pas cependant laisser croire que seuls ces désirs d'ordre pécuniaire sont à la base de notre détermination de faire paraître à l'extérieur de notre vie les caractères distinctifs de la majorité de la population québécoise

"De cette attitude, nous pouvons offrir des motifs plus hauts et de plus lointaine portée.

"Cette campagne de francisation s'appuie sur des données historiques, sur le souci, fondé sur des idées et de réels sentiments, de montrer la province de Québec sous son jour véritable.

"C'est là notre premier et principal objectif. Si cette fidélité à nos traditions attire vers nous les voyageurs — et elle les attire, — cette influence et cette richesse venues par surcroît ne devront jamais jeter dans l'ombre les raisons permanentes qui auront conservé à cette partie de la Confédération canadienne toute son originalité.

"Sur ce territoire de la province de Québec demeure une population dont le grand nombre revendique précisément le droit d'apparaître comme une entité ethnique distincte. Cette attitude est justifiée par le passé des Canadiens-français et les avantages particuliers que l'histoire, le droit et les constitutions politiques lui garantissent. Les Canadiens-français ont manifesté leur volonté de demeurer un peuple distinct en survivant à la tourmente de 1760, en repoussant l'invite qui leur était faite d'abandonner leur âme nationale pour adopter la mentalité du conquérant anglais, en obtenant même du conquérant, dans des textes juridiques, la reconnaissance de leur particularisme de race. Pourquoi pareil vouloir ne se manifesta-t-il pas dans nos cités, dans nos villes, dans nos villages, à chaque tournant de nos routes ?"

("L'Evènement".)

REFRANCISONS !

Lourd et disgracieux, le mot "Refrancisation" n'est pas très heureux par lui-même. Par contre, l'intention qu'il exprime est excellente, et la campagne qui a pris ce mot pour devise mérite dix fois d'être encouragée. Encore ne suffit-il pas d'installer une pancarte dans une vitrine, même bien en vue.

M. Un Tel, "grocer", affiche : "Refrancisons !" Chez le boucher, on lit à la devanture : "Choice Meat", et au-dessous : "Refrancisons !" Le restaurant du coin expose "to-day's menu", suivi de la mention "A la carte at all hours" et de la pancarte "Refrancisons". Il serait facile de multiplier les exemples que vous pouvez constater comme nous, dans toutes nos rues, même les plus à l'est de Montréal. Un peu partout vous trouverez la nouvelle devise encadrée d'anglicismes et de fautes d'orthographe grossières.

Moralité : Une campagne n'aboutit que si chacun fait un effort réel. Ni les discours, ni les pancartes n'y suffiront. Il faut mettre en pratique le conseil que l'on donne aux autres et que l'on affiche. Si l'on se borne à faire suivre l'enseigne "grocer" de l'enseigne "Refrancisons", la plus nécessaire des campagnes n'aboutira qu'à nous faire tourner en ridicule.

("Le Petit Journal".)

POUR REFRANCISER

Il y a quelques jours, le 5 avril, M. Oscar Drouin, député de Québec-Est à la Législature, représentait à la Chambre une motion destinée à appuyer le mouvement de "refrancisation" (le vilain nom pour une si belle chose !) lancé par la Société des Arts de Québec.

Il a eu le courage de s'attaquer carrément aux traditions parlementaires qui font d'une séance de Parlement de Québec un spectacle ahurissant. Sans doute, dans tous les pays, la procédure législative a son vocabulaire spécial, son allure déconcertante. Mais tout de même, dans un parlement qui a le droit de s'appeler le seul parlement de langue française de l'Amérique (si on excepte Haïti, et sans exempter Ottawa), il est bien étrange de voir la majorité française saluer les étapes de la *mouture* législative des cris cocasses : "Drop ! Stand ! Carried ! Hear !" etc.

M. Drouin a eu l'audace de s'attaquer au français législatif. On croirait vraiment qu'il voudrait faire disparaître les... *Statuts* Refondus ! Le sacrilège !!! Il faut au contraire conserver éternellement ce titre-là sur les recueils de lois. Il est certain que jamais, nulle part, on n'a inventé étiquette plus saugrenue ; ça vaut l'embaumement à perpétuité...

Mais ne plaisantons pas trop sur le sujet. Considérons plutôt quelle besogne formidable il faudra entreprendre pour donner à nos lois une tournure française. Nous savons qu'il ne faut pas viser trop haut. Le code civil français lui-même, en dépit de la pratique de Stendhal qui en lisait une page avant de se mettre à écrire, n'est pas une anthologie des plus belles pages de la littérature. Tout dernièrement, M. André Thérive, dans sa chronique des *Nouvelles Littéraires*, "Querelles de langage", rabrouait dure-

ment les parlementaires français à propos du charabia dont ils remplissent les pages du "Journal Officiel" de Paris. Mais il ne sera jamais dit que les juristes pourront parler comme tout le monde. Un louable souci de précision les a portés à user d'une langue, d'un argo spécial, où les profanes aurent toujours peine à se retrouver : au moins ne faut-il pas exagérer, et aboutir, à force de vouloir éviter les échappatoires, à des textes incompréhensibles où les adversaires trouvent "chacun sa vérité."

"Refranciser"... Dire que nous en sommes là, et qu'il faille tout un mouvement d'ensemble pour éveiller notre population à la conscience de sa personnalité !... L'anglais des affiches, des placards, s'est installé en maître sur nos murs, dans nos champs, à ce point que la province française ne se distingue plus des autres provinces canadiennes, au moins par son aspect extérieur, par son "décor". De Montréal à Gaspé, le tourisme voit les mêmes panneaux déshonorer notre paysage. Partout les mêmes indications anglaises, et sur la "pagée de clôture" du terrain à louer pour la nuit, le "CAMPING", au charbon, sur un bout de planche...

Il est clair que nous nous sommes laissés aller... Messieurs des députés se proposent de parler français — et non "métis" — à l'Assemblée Législative. Nous pourrions les imiter un peu partout. Nous en avons de bien bonnes parfois. Il y a quelques années, dans une petite ville de la région, un jeune avocat venait de céder la place à un camarade, après avoir chanté les gloires de la langue française dans un discours du plus pur "saint-jean-baptisme". A peine son compagnon avait-il lancé deux phrases qu'on entendit notre avocat crier, en manière d'encouragement : "Good ! Good !" Les gens ont beau en avoir entendu de pareilles, il faut avouer que ces interjections idiotes jetèrent un certain froid dans l'assistance, — ce qui n'empêcha pas notre gaillard de continuer à ponctuer chaque phrase d'un "Good !" bien senti et protecteur. Je parierais que notre homme ne s'est pas rendu compte de sa bévue. Il s'exprimait, quoi ! comme de coutume...

Et cet autre qui n'interpelle jamais les amis qui s'appellent Joseph, sans leur crier un "Djo !" aussi innocent que cordial ?... Il s'appelle Légion.

Et puis, entre nous, si nous appelons nos chevaux de noms anglais : "Jim", "Dixie", "Jack", etc., est-il bien nécessaire que nous appelions nos enfants "William", "Willie", "James", ou même "Ned" ? On n'ose insister, crainte de désobliger quantité de braves personnes qui sont victimes de... leurs parents. Dieu nous garde surtout de nous aventurer à citer des prénoms féminins. Nous nous exposerions à blesser trop de beau monde ! Oui, entre nous, ne serait-il pas temps que cela finisse ?

("Le Saint-Laurent".)

UNE LOUABLE INITIATIVE

La Société des Arts, Sciences et Lettres inaugure actuellement une campagne de "refrancisation" de la province de Québec. Elle désire remplacer par des mots français les innombrables affiches anglaises qui défigurent la plupart des centres les plus français de

cette partie du pays. L'honorable M. Taschereau loue hautement cette initiative :

"La Société des Arts, Sciences et Lettres veut s'employer pour sa part, à rappeler aux intéressés de la ville et de la campagne, que nos voisins des Etats-Unis, par exemple, en ont assez des "So and So's Inn", des "Traveller's Sweet Home", des "Lindy's Night Cap" et des "English Speaking Garage" !... Il y a tant de jolis noms français, pittoresques, et charmants, qui ne gâtent jamais le paysage, bien au contraire ! Que ne les emploie-t-on ? Le choix en est infini, et l'ingéniosité de chacun saura en découvrir de particulièrement frappants, surtout si l'on se rend aux bonnes suggestions de la Société des Arts, Sciences et Lettres."

S. E. Mgr Plante, dans une lettre fort louangeuse, exprime des sentiments identiques, et, par là, reflète sans doute l'opinion de tout notre clergé. D'ailleurs, l'élite entière de la province de Québec appuiera ce mouvement qui contribuera à rendre à la vieille province sa vraie physionomie et à faire disparaître certains ridicules.

("Le Soleil".)

EN AVANT

La Société des Arts, Sciences et Lettres vient d'inaugurer une campagne pour redonner à notre ville et au district son apparence française. Souhaitons plein succès à l'effort qui s'annonce. Notre réputation en a grandement besoin. Nous sommes de drôles de gens. Nous nous scandalisons si on nous ignore à Ottawa ou ailleurs, et nous sommes les premiers à nous ignorer nous-mêmes. Combien de petits marchands de campagne, par exemple, affichent des annonces anglaises qu'ils ne comprennent seulement pas ! Ils ne s'imaginent pas que la clientèle ne comprend pas plus qu'eux, et qu'ils affichent tout simplement cet anglais pour se montrer ridicules. Avec tout cela nous mentons aux étrangers qui nous jugent parce qu'ils voient. Nous leur montrons une figure anglaise et nous sommes ensuite bien mal venus de leur reprocher de nous prendre pour des Anglais.

Cessons de mentir et les autres ne répèteront pas nos mensonges.

T. P.

("L'Action Catholique".)

DU NEUF ET DU PRATIQUE EN FAIT DE REFRANCISATION

Les Chevaliers de Carillon de Granby organisent pour le 11 juin courant, un congrès du parler français auquel ils invitent tout particulièrement la jeunesse écolière de la place et de toute la région. Jusque là, rien d'inédit.

Mais où l'initiative des Chevaliers de Carillon de Granby affiche de l'inédit et du sens pratique, c'est dans ces fins mêmes. En effet, tous les revenus retirés, à ce congrès, de la vente de petites cocardes,

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

seront employés à la réfection des enseignes et affiches qui bordent les rues de Granby, surtout dans le centre et le bas de la ville qui constituent le plus gros de la partie canadienne-française.

En outre d'y gagner au coup d'oeil et d'offrir ainsi, rafraîchies et repeinturées, une meilleure apparence, les enseignes nouvelles se distingueront surtout par la correction des fautes de français qui déparaient trop les anciennes. L'inédit salutaire de ce geste de la Chevalerie de Carillon réside donc dans le fait d'un travail à titre gracieux doublé d'une épuration de la manière dans laquelle les légendes commerciales sont libellées. Les manufacturiers deviendront des fabricants, tout simplement; les maisons de pension, des pensions; les contracteurs, des entrepreneurs; les licences, des permis; etc. Il va de soi que cette correction, si elle vise les péchés contre l'esprit ou le bonheur de la langue, s'attaquera à plus forte raison aux fautes plus élémentaires de l'orthographe boîteuse et du mot anglais égaré dans un texte étranger. Et ils savent ce que nous voulons dire ceux de nos lecteurs qui se sont affligés à la vue des "logie", des "marchant" des "guarantis", des "défence" et autres horreurs qui piquettent les rues de trop de villes de notre province! N'a-t-on pas même vu des "grosseries" mettre le comble à la mesure que "grocery" aurait suffisamment remplie!

C'est dire le caractère heureux de l'initiative qui découlera de ce congrès du 11 juin courant au parc Miner de Granby. Toute la presse française d'Amérique voudra saluer comme il convient, nous n'en doutons pas, le mérite frappant de cette innovation aussi pratique que simple. Accomplie avec un sérieux qui n'exclura pas la cordialité respectueuse vis-à-vis les gens dont on repeinturera les raisons sociales, exécutée dans l'unique but de bien servir sa langue et tous les privilèges attachés à son exercice, cette besogne de refrancisation entreprise par les Chevaliers de Carillon de Granby devrait être de celles qui s'imposent à l'attention publique.

A tout événement, cette association, essentiellement canadienne-française, qui poursuit l'unique but de servir les intérêts canadiens-français, aura donné un exemple et servi une leçon, même si tout ce "réveillage" de la pensée française doit s'accomplir dans une atmosphère certaine de gaieté, comme un joyeux luron de mes amis en émet l'hypothèse, à mon nez même, au moment où je rédige ces lignes pour les confrères de la presse hebdomadaire. Car les Chevaliers de Carillon, qui font le bien en badinant, ne seraient pas les pince-sans-rire que je connais s'ils ne se rassemblaient pas à maintes reprises sur le chantier de cette refrancisation pour y donner le troisième degré de leurs suggestions au journaliste qui dirige le projet et au peintre embauché pour la semaine...

—Granby.

Edouard HAINS.

LA REFRANCISATION

La refrancisation est à l'ordre du jour dans notre province et ce n'est pas sans besoin. Il n'y a aucun doute qu'une campagne de cette nature aura d'excellents résultats.

Il y a un point, toutefois, qui semble être plus important que tous les autres et qui mériterait qu'on

s'en occupe immédiatement et c'est celui de l'affiche publique, qu'elle soit aux devantures de certains magasins ou ailleurs. Un étranger un peu instruit qui parcourerait certaines de nos rues dites commerciales et s'attarderait à lire quelques-unes de ces affiches aurait du plaisir à nos dépens.

Il est bien beau de refranciser mais encore faut-il, pour cela, avoir les premiers rudiments de la langue française. Il vaut cent fois mieux s'annoncer en anglais que dans un français qui n'en est pas.

La question est d'une grande importance, croyons-nous, et on peut se demander si la ville ne devrait pas adopter un règlement quelconque obligeant tout commerçant, industriel ou autre à lui soumettre ses affiches d'un caractère permanent, car autrement on affiches d'un caractère permanent car autrement on n'en finirait plus. La création d'un tel organisme n'obérerait pas les finances de la ville, car on pourrait charger un certain prix minime.

En tout cas, ce serait le seul moyen de voir disparaître des affiches barbares comme "marchand de marchandises sèches", "groceries de choix", "pharmacies d'ordonnances" et les nombreuses fautes d'orthographe, comme "à vendre" ou "passer pas sur le gazon."

Les étrangers et tout particulièrement les Juifs sont les plus coupables dans ce domaine. Pour s'attirer la clientèle française, l'on fait faire, par le premier ignorant venu, des affiches qui sont ni en français ni en chinois.

La campagne de refrancisation qui se poursuit actuellement est faite chez le Canadien-français — il en a besoin — mais elle n'atteindra pas les autres qui, d'ailleurs, n'y ont aucun intérêt. Le seul moyen pour arriver à quelque chose de pratique c'est encore la création d'un organisme comme il a été question au début. La chose est-elle impossible? Nous ne le croyons pas.

(“L'Information”.)

ANGLICISATION ET SNOBISME, PLAIES DU SIECLE XXe

Cette mode sévit jusqu'au coeur de la France et s'étale comme une tache. — Parlons français.

Au moment où la campagne de refrancisation bat son plein, chez nous, il ne me semble pas superflu de reproduire à votre intention, chères lectrices, cet excellent article de Léo Larguier, collaborateur d'“Eve”, revue féminine parisienne. Vous m'en direz des nouvelles.

“J'ai lu sur une plaque de marbre noir, scellée au mur d'une maison, cette inscription en lettres d'or : *Dresses. Rosy. Mantles. A l'entresol.*

Je n'ai compris que le dernier mot, écrit dans ma vieille langue maternelle. Je me suis dit que *Rosy* devait être le nom de la dame qui fabriquait ou vendait ces *Mantles*, qui pouvaient bien être des manteaux. Quant à *dresses*, ignorant totalement l'anglais, j'ai renoncé à savoir ce que cela signifiait. J'ai seulement pensé, à cause des manteaux, qu'il s'agissait de quelque parure féminine.

Peut-être n'aurais-je point prêté trop d'attention à cette plaque, dans le quartier de l'Opéra où des modistes qui sont nées à Pantin ou à Rouen, près du village de Jeane d'Arc ou du château où vécut Montaigne, signent d'un pseudonyme britannique les adorables chapeaux qui ne peuvent naître que dans le neuvième arrondissement de Paris. Dans certains quartiers de la capitale, cela ne m'eût pas étonné. Il est de bon ton d'entrer dans des boutiques qui s'appellent *Afternoon tea* et *Lavatory*, dans celles où le tailleur se croirait déshonoré s'il n'était pas un *Taylor*, mais dans cette rue qui garde encore, en plein tumulte, une charmante quiétude provinciale, la chose me sembla drôle. Tous les commerçants étaient bien de chez nous, toutes les enseignes parlaient français. Il y avait Mme Denis qui vendait des parapluies et des cannes; M. Dupont, le marchand de vins-restaurateur, dont le seuil ouvert au bel après-midi de mai était tout parfumé d'une odeur de daube. Le Café-tabac était placé sous le patronage d'un général de Louis XIV, et, sous celui de saint Vincent de Paul, une vitrine offrait des livres à couverture d'ivoire et des cierges aux premiers communiant.

L'antiquaire, qui avait fait écrire au-dessus de sa porte : *Au temps jadis*, avait admirablement rangé un tas de petits trésors du XVIIIe siècle, des tabatières et des boîtes à mouches, des plats de Nevers et des assiettes de Marseille.

Enfin, à gauche de la porte de *Rosy*, il y avait une mercerie infiniment sympathique, et à droite une boulangerie. Derrière les glaces nettes de ce magasin, on n'exposait que des couronnes et des miches, rien que le pain de France, le pain des bonnes gens, celui dont on fait des tartines pour les gosses qui sortent de l'école, celui qui est l'ami de la bouteille, de la nappe et de ces souprières qui font toujours songer au *Benedicite* de Siméon Chardin.

Pas d'autobus dans cette rue; une averse rapide avait jeté sur l'herbe d'un square les fleurs rosées des marroniers, trois petites filles, comme dans une légende enfantine, se donnaient la main en chantant le *Pont d'Avignon*, que chantaient à leur âge leurs arrière-grand-mères, et tout cela composait comme une belle page française, au milieu de laquelle ces mots en lettres d'or avaient l'air d'une grosse faute d'orthographe."

FORMIDABLE TÉMOIGNAGE

M. l'abbé Albert Tessier, écrivait mardi, en tête du *Bien Public*, des Trois-Rivières :

"J'ai fait samedi une assez longue course en automobile et je me suis amusé — si on peut dire! — à relever les enseignes et inscriptions de la route. De Sainte-Anne de Beaupré à Sainte-Anne de la Pérade, j'ai enregistré 659 annonces ou affiches extérieures. Sur ce nombre, 127 sont totalement françaises, 89 rédigées dans les deux langues et 443 intégralement anglaises!"

Il faut peser et méditer ce témoignage : 443 enseignes et inscriptions exclusivement anglaises, sur un total de 659, dans l'une des régions les plus françaises du pays, n'est-ce point, en vérité, quelque chose de presque formidable? Et quel résultat donnerait une

enquête du même genre menée à travers toute la province?

Cette enquête, ne faudrait-il pas tout de suite l'organiser, pour que l'on sache bien à quel point depuis quelques années a été maculée la physionomie de notre province?

L'ensemble des constatations qu'apporterait une pareille enquête finirait peut-être, grâce à son effet de masse, par réveiller un certain nombre de gens, par leur faire vraiment sentir l'absurdité de ce masque anglais collé sur une face française.

Que veut-on que pensent de nous les passants, quand leurs regards sont constamment tirés par de pareilles affiches? Et quels souvenirs emportent-ils chez eux?

Vraiment, il est temps et plus que temps de réagir et de faire passer la *refrancisation* des paroles dans les actes. Le mal et le besoin sont beaucoup plus grands que ne l'imaginent la plupart des gens.

(“Le Devoir.”)

AUTRE POINT

M. l'abbé Tessier fait une autre constatation, qui peut, elle aussi, faire réfléchir :

“A part l'affliction des affiches unilingues, la route nous a offert, dit-il, multiplié à une trentaine d'exemplaires, le spectacle burlesque des chiens attelés, coiffés de chapeaux bouffons, une “pipe au bec”, ahuris par le soleil, la poussière, et les allées et venues des autos-bolides! Il est visible que nous sommes nés d'une race fière et que nous descendons du peuple le plus spirituel de la terre!”

Qu'attend-on d'un pareil spectacle? Compte-t-on là-dessus pour attirer et intéresser les touristes?

(“Le Devoir”, — O. H.)

DEFENDONS NOTRE LANGUE !

En cette bonne ville de Québec, château-fort du français en Amérique, nous comptons exactement 71 magasins dont sont propriétaires des Juifs. Ce ne serait là qu'un demi mal si, sur les deux plus grandes artières de la ville : la rue St-Jean et la rue St-Joseph, un nombre égal de maisons canadiennes-françaises n'étaient pas aux yeux de tous des affiches anglaises. Au moins, une bonne moitié des Juifs donnent à leurs établissements des noms français, assez plats peut-être, mais des noms français tout de même. Les Juifs d'ici seraient-ils plus français que nous?

Que peut bien venir faire une affiche anglaise à Québec? La population qui y parle l'anglais est à peine de 10 % et encore ce 10 % connaît le français suffisamment pour comprendre les mots *épicerie*, *fournitures*, *buanderie*, *pharmacie*, *tailleur*, *chambres*, *Hôtel*, etc. Alors qu'aux Etats-Unis on annonce : *Hotel Biltmore*, *Hotel Miami*, ici, pour “faire les Anglais”, on affiche *Lindbergh Hotel*, *Tarascon Hotel*, et ainsi de suite, en *inversant* la construction de la phrase. Voilà où nous mène la sottise de l'anglomanie, issue d'un exécrationnel “inferiority complex”!

(“Les Affaires.”)

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

QUESTIONS DE FRANÇAIS — DIVERS

“Refrancisation.” — Le mot n’existait pas : il vient de naître chez nous. On ne saurait trop louer le mouvement qu’on a baptisé de ce nom et ceux qui en ont pris l’initiative. Le français est à l’ordre du jour. L’attention s’éveille sur la nécessité de corriger notre parler et notre prononciation, et aussi nos écritures. C’est une heureuse diversion aux tristesses de l’heure présente. Il faut louer encore sans réserve les récentes activités de la société du Parler français de Québec, je veux dire la distribution des pancartes-affiches imprimées en grandes lettres voyantes, que vous avez vues, et du premier des vocabulaires de jeux qu’elle se propose d’éditer et de répandre à profusion. Après les jeux viendront, sans doute, les métriers. Il ne restera plus, pour chacun, qu’à montrer un peu de bonne volonté, en remplaçant partout le terme anglais par le terme français. On ne pourra désormais prétexter l’ignorance, puisqu’on aura sous les yeux les deux termes correspondants. Au reste, l’ignorance n’est pas un prétexte bien glorieux. La gloriole du mot anglais est plus spacieuse. Qu’on la dépouille résolument pour y substituer la fierté du mot français.

N. Degagné, ptre.

(“La Semaine Commerciale”.)

FRANCISEZ

Francisez, épicier du coin, francisez; j’en ai assez de vos sweet, de vos pickles, de vos peanuts; parlez-moi français et je vous paierai bien.

Mettez-vous à la page, garagiste; bannissez tout terme qui a son équivalent en français. A quoi bon les gears, les tires, les main-shafts, les spotlights, etc... tout cela existe dans la langue de vos père et mère.

Francisez, plombier, forgeron, peintre; la langue française donne du plomb, de l’aplomb et de la grâce; ses mots sont graves, sonores, colorés; pourquoi emprunter au voisin?

(“Le Droit”.)

“REFRANCISATION”

La campagne de “refrancisation”, qui se poursuit en notre province depuis quelques mois, a des échos jusqu’en France. Sous le titre : “Des enseignes bien françaises... au Canada”, le grand quotidien parisien “Figaro” écrit en date du 6 mai :

“Les Canadiens français se sont attelés à une tâche que nous avons le devoir d’encourager et que nous devrions imiter. Ils viennent de décider notamment de “rebaptiser” l’hôtellerie québécoise et de chasser des hôtels et des restaurants de leurs villes ces enseignes aux titres ridicules comme : “Canadian of Empress Palace”, “Windsor Hotel”, “Lincoln Inn”, “Plaza Palace”, etc... qui, disent-ils avec raison, n’ont pas de droit de cité dans “les provinces de la France d’Amérique.”

“Nos concitoyens du Canada français ne sont animés d’ailleurs d’aucune xénophobie et ils ajoutent : “Si vous le voulez bien, touristes des belles saisons,

vous pourrez faire relais “Au Bon Gîte”, à “L’Ermilage”, à la “Huche Normande”, à l’“Auberge de Bretagne” et bon souper vous attendra “A la Belle Aventure”, “Aux Trois Lilas” et, pour bien terminer votre journée, si chargée, apprenez que vous trouverez bon accueil “Chez Pierrette”, ou encore “Chez mon Ami Pierrot”.

Voilà une heureuse et charmante idée. Que n’est-elle imitée par nos hôteliers français qui croient être bien inspirés quand ils baptisent leur maison de “palace”, alors qu’il est si facile et bien joli de dire tout simplement “palais”.

Que ces quelques mots d’encouragement ne nous montent point au cerveau comme ces parfums qui en-têtent. Prenons-en note tout simplement et continuons de rebaptiser nos hôtelleries et nos places de villégiature, tout en n’oubliant pas non plus d’élaguer de notre langage les expressions baroques qui le déparent. Le travail de “refrancisation” à faire est énorme, mais les hommes de bonne volonté sont le petit nombre.

(“La Tribune”, Sherbrooke.)

* * * *

“REFRANCISER”

“Refranciser”! Est-il bien nécessaire d’adopter ce mot d’ordre au moment où tous nos cousins de France, en débarquant d’un paquebot sur la jetée Louise ou à l’Anse au Foulon (s. v. p. ne dites pas l’Anse à Wolfe que ma langue ne saurait prononcer) plus beau français qui se puisse rêver, le français de Louis XIV? Est-il nécessaire, sur ce rocher qu’un de nos poètes locaux affublait sans prétention du titre de “Petit Paris” remplaçant “L’Athènes de l’Amérique” d’entreprendre une croisade contre les éléments destructeurs de notre caractère français?

Eh oui, il nous faut refranciser, et, même beaucoup. La Société des Arts Sciences et Lettres veut refaire à notre province un visage plus conforme à ses origines. Dans les noms géographiques, sur les affiches des hôtels et magasins, sur les menus, même dans l’architecture on a été envahi par la manie ou le snobisme de l’anglais. A la campagne comme à la ville, le terme saxon a pris peu à peu la place du vocable français et l’étranger, en nous visitant, peut garder de nous l’impression d’un peuple sombrant peu à peu dans une lente et sûre assimilation. Alors il fallait réagir. Il appartenait à la ville la plus française de l’Amérique, Québec, de donner le signal de la résistance.

Mais ce serait une erreur de croire qu’il suffirait de franciser les signes matériels et visibles de notre vie sociale, commerciale et industrielle pour sauver notre langue. Le mal n’est pas tant dans l’atmosphère qui nous entoure, dans le caractère tangible de nos villes, à la devanture de nos hôtels ou de nos magasins, le long de nos routes, que dans notre âme elle-même. Celle-ci est en train de devenir de moins en moins française et c’est là qu’il faut cautériser au plus vite la plaie qui nous ronge.

Je ne voudrais pas passer pour un pessimiste, mais il me semble que le parler de la province de Québec

devient l'un des plus pauvres instruments d'expression qui soit au monde.

On a dit avec raison que c'était l'usage qui faisait une langue et l'usage est fait par la masse de ceux qui parlent, c'est-à-dire par le peuple.

Or le peuple ne saurait aucunement désigner les innombrables objets de la vie moderne avec des termes trois fois séculaires. D'aucuns se montrent fiers de s'entendre dire qu'ils parlent la langue du grand siècle. Il n'y a pas lieu de se réjouir d'être en possession d'une langue à moitié morte. C'est à cette anomalie autant que par l'ambiance anglo-saxonne que nos gens de métier, presque sans exception, ne désignent les choses, du matin au soir, du lever au coucher, que par des syllabes étrangères. L'un de nos auteurs disait avec raison il y a quelques années : "Demandez par exemple, au premier menuisier venu quel est le nom français de "clapboard", de "studding" de "scantlan", de "drill" de "punch", de "grinder", de "scraper" de "gauge" etc. Entrez dans une filature, une allumière, une fabrique de bois de sciage, une armurerie, une distillerie, une tisannerie ; passez ensuite à la cordonnerie, à la maçonnerie, à la carrosserie ; puis à la télégraphie, le bureaucratie, la bourse, le courtage, la banque, le transport et l'administration. Enquérez-vous ici et là aux artisans, ouvriers ou employés des divers métiers, industries ou professions, du nom français des objets usuels qu'ils emploient et des choses familières dont ils s'occupent toute la journée. A peu près tout est désigné par le mot anglais, parce qu'à peu près tout a été nommé d'après les catalogues, les prix courants et prospectus anglais ou américains."

C'est donc d'abord le vocabulaire qu'il faut franciser chez le plus grand nombre de Canadien français, chez les gens du peuple qui font la langue et qui toujours finissent par imposer leur verbe aux classes prétendues instruites.

Ce n'est pas seulement l'anglification du mot qui nous a envahi, mais celle, plus dangereuse, de la forme. Le mot anglais, il a pénétré en France comme ici, bien qu'à un degré moindre, mais il n'a pas affecté la syntaxe, l'allure de la phrase, le sens de certaines expressions ou locutions. Ici, quand on écrit en français, chez la plupart des enfants de petite bourgeoisie qui sortent de nos couvents et de nos collèges commerciaux ou autres, on semble penser d'abord en anglais et traduire ensuite cette pensée. Pour vous en convaincre, lisez les prospectus et annonces de diverses maisons de commerce. Vous lirez par exemple telle réclame de garagiste où l'on écrira : "Confiez-nous les troubles de votre char." Et il vous semblera que la petite Ford est troublée, qu'elle rougit comme une vierge offensée. D'une soupe en conserve, on dira qu'elle a "la même saveur, la même nutrition" que la soupe faite à domicile. On ne pensera pas à dire qu'elle a "la même valeur nutritive." D'une vente à rabais on dira : "Prenez avantage de nos taux-aubaines exceptionnels," au lieu de : "Profitez de nos prix exceptionnellement bas." Un magasin à rayons sera un magasin à départements, et on abusera, pour la moindre affaire, de cet affreux mot de "département" qui est une lèpre.

Au milieu de toutes ces tares de notre parler, la formation des écrivains est extrêmement difficile. Le

style de nos auteurs est aussi à refranciser. A de rares exceptions près, nos livres sont revêtus d'une forme bâtarde, où la clarté, la simplicité, le naturel, la personnalité et l'image neuve et appropriée brillent par leur absence. Et, ici laissez-moi vous dire que je vois avec peu d'optimisme nos écrivains de l'avenir. Nos écoles primaires semblent de moins en moins propres à inculquer le français, le vrai, aux enfants. De tous les manuels en usage dans nos institutions scolaires, le plus parfait devrait être celui où l'on apprend sa langue maternelle, la grammaire. J'ai examiné assez attentivement les grammaires apprises par la jeune génération. C'est un affreux galimatias. Sans doute, toutes les lois qui régissent l'orthographe et la syntaxe s'y trouvent, mais l'ordre rationnel y fait sûrement défaut, et, pour y apprendre aux enfants à écrire, on propose des exemples qui font horreur à tous les esprits cultivés. Nombre de ces exemples sont puisés à même une littérature régionale qui a toutes les vertus, j'en conviens, mais où l'on puise surtout l'admiration pour la platitude, le verbiage et le genre pompier. A ce point de vue, *notre grammaire est aussi à refranciser.*

Et les pensées et les sentiments que nous trouvons dans nos livres, soit dans la littérature d'idées, soit dans les oeuvres d'imagination ne sont généralement pas français non plus. Depuis Montaigne et Rabelais, il semble, la langue que nous croyons parler n'a pas eu peur des idées. Chaque homme qui, depuis des générations, se sentit animé du feu sacré et reçut en partage le talent d'écrire pensa toujours de se borner au conventionnel, à cette froide prison de pensée, où l'avaient enfermé les écoles de nivellement intellectuel. On a cessé de vivre, au sens spirituel du mot, et nous voici bornés à des formules mortes où l'âme a refusé d'entrer. Cette sécheresse déconcertante est-elle causée par la pauvreté de la langue, ou bien la pauvreté de la langue est-elle causée par cette sécheresse? Je crois que les deux propositions sont également vraies et influent l'une sur l'autre.

C'est ici qu'il faut relire cette page de Richepin qui nous dit qu'il ne faut pas apprendre le français à la façon d'un "expéranto quelconque dont on ingurgite le vocabulaire banal, artificiel, par conséquent, mort-né. Ce qu'il faut apprendre, et savoir du français, c'est sa vie, à lui qui est vivant, sa vie intime et profonde, cette vie qui a pris naissance, voilà tantôt un millier d'années, et qui continue à palpiter jusqu'à nos jours ; cette vie, dont le flambeau a été transmis par une suite ininterrompue de génies moralistes, psychologues, philosophes, tous épris d'idées générales et généreuses. C'est donc dans sa littérature, dans ses chefs-d'oeuvres dont les derniers ne sont pas les moins admirables et rejoignent ses classiques et les classiques de l'antiquité, c'est là qu'il est nécessaire d'étudier le français, si l'on veut en posséder à fond l'esprit et l'âme, l'esprit clair, sensé, fin, logique, l'âme élégante, idéaliste, large, humaine, qui ne sont en somme que l'esprit même et l'âme en personne de cette civilisation méditerranéenne, toujours en perpétuelle reviviscence, toujours en ascension vers plus de Justice, plus de Bonté, plus de Beauté, c'est-à-dire plus de Lumière."

Nous n'avons pas suivi cette évolution constante de la langue française. Nous en sommes restés trois cents

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

ans en arrière, et ce que nous avons acquis dans notre parler, depuis tout ce temps c'est surtout de l'anglais. Si nos gens ont adopté tant d'expressions d'un autre dialecte, c'est qu'ils n'avaient pas à leur disposition le mot français, le mot vivant. Ils ont pris les seuls vocables qu'ils avaient et qui leur permettaient de se comprendre entre eux, les vocables anglais qui, eux, sont vivants et palpitant de toute la vie moderne. On n'exprime pas des choses qui vivent avec des expressions qui ne vivent pas.

Comment réagir de façon efficace? Bien malin serait celui qui offrirait le remède infaillible. Mais il semble que la lutte devrait être faite à l'école, au collège, à l'université, dans toutes les institutions. Il est grand temps d'agir. Si nous continuons à glisser sur la pente, si nous continuons à nous défranciser même dans nos palais de justice et dans nos parlements, si la rédaction de nos lois est faite en chinois, nous ne pouvons espérer survivre comme race parlant français et pensant en français. Je ne sais si je me fais illusion, mais *j'ai nettement l'impression que notre langue, telle qu'on la parle, telle qu'on la prononce et l'articule, telle qu'on l'écrit, ne pourra résister pendant plus d'un siècle et mériter après ce temps le nom de langue française. Nous sommes déjà une race à demi défrancisée. Avec cet instrument qui nous reste, non seulement nous ne pouvons nous communiquer entre nous toutes nos idées et tous nos sentiments, avec leurs nuances, non seulement nous sommes impuissants à désigner les objets qui nous sont le plus familiers, mais nous ne pouvons même espérer créer aucune oeuvre qui attire l'attention du monde et inspirer à nos propres compatriotes le respect et l'admiration pour ce parler hybride pour lequel plusieurs générations auront été sacrifiées en vain.*

* * * *

Faut-il se résigner à cette lente mort par anémie spirituelle? Je ne le crois pas. Nous avons des écoles que nous ne manquons pas de vanter avec une certaine fatuité. Servons-nous-en! *Dans tous pays, surtout dans un pays comme le nôtre, la première matière à enseigner à l'enfant, c'est la langue maternelle, génératrice d'idées, de bon sens et de clarté. Or, j'affirme que le français, depuis longtemps a cessé d'occuper la première place à l'école.* On charge le cerveau du tout petit d'une foule de connaissances qu'il ne comprend pas ou n'est pas en état de comprendre: on ne lui apprend pas à parler ni à penser. Comment voulez-vous qu'il ne soit pas ensuite contaminé par la formidable ambiance anglo-saxonne? Là est le mal, là est le premier mouvement de reffrancisation qui s'impose. Si nous ne l'accomplissons pas énergiquement, renonçons à notre passé, renions trois siècles d'inutiles chicanes et jetons-nous tout de suite dans une rapide assimilation. Si au contraire nous sortons de l'absurde et revenons vers une méthode sensée, nous pourrions nous reffranciser vraiment et nous pourrions montrer aux autres races ce que peut encore la civilisation française quand elle est armée du verbe le plus clair, le plus souple, le plus nuancé, le plus précis, le plus juste et le plus beau qui ait jamais animé des lèvres humaines.

Jean-Charles HARVEY.

(L'«Eclaireur», Beauceville.)

QUELQUES RESULTATS DE LA CAMPAGNE DE REFRANCISATION

Au mois d'avril dernier, le comité régional de Montréal invitait le signataire à prendre la direction de la campagne de reffrancisation.

De concert avec les autres sociétés patriotiques, l'A. C. J. C., se proposait, cette année, d'attirer l'attention du public sur les annonces de notre ville qui, loin de refléter l'image de notre personnalité française, accusent la déchéance de notre honneur et de notre fierté.

Pour faire constater avant de guérir, nous avons recouru à tous les moyens de publicité que nos faibles ressources pouvaient nous suggérer: articles dans les journaux, émissions radiophoniques, distribution de pancartes et même enquêtes.

Notre travail terminé, cette année, l'on est en droit de nous poser la question à laquelle je viens répondre: «Quels résultats avez-vous obtenus?»

Question qui comporte deux réponses. Une constatation d'évidence immédiate nous fait admettre que le français est beaucoup plus en honneur depuis que nous avons sonné l'alarme, au mois d'avril. L'on a sans doute remarqué que plusieurs compagnies qui accordaient toutes leurs annonces à la langue anglaise se sont rendues à nos invites répétées.

Rappelons, pour mémoire, que deux compagnies de tabac présentent sur leurs paquets de cigarettes des libellés français, que des compagnies d'essence et d'huile annoncent maintenant leurs produits sous des titres bilingues. Et pour ne pas allonger une liste qui pourrait être longue, disons, pour terminer, que dix-huit clubs de balle au camp se sont engagés à employer des termes français dans leur jeu.

Qui niera l'influence qu'ont exercée sur ces actes la rédaction de plusieurs articles dans les journaux français de la métropole, l'émission radiophonique d'une vingtaine de causeries aux trois postes CKAC, CHLP, CFCF, la présentation, par nos cercles, d'une quinzaine de soirées publiques de reffrancisation, la distribution de milliers de pancartes, portant un mot d'ordre devenu populaire, «Reffrançons.»

Comme deuxième et dernière réponse, je voudrais rappeler le travail magistral accompli dans la paroisse Saint-Pierre par le cercle Dollard-des-Ormeaux.

Les membres de ce cercle se sont imposé la lourde tâche — mais combien féconde — de faire une enquête paroissiale auprès des marchands pour savoir si la langue française occupait la place qui lui revient de droit dans les annonces ou publications de toutes sortes. Après avoir parcouru toutes les rues de leur paroisse, noté la nationalité des marchands, leur genre d'annonces, ils ont présenté, dans leur rapport, les conclusions suivantes: la paroisse Saint-Pierre compte 14 marchands qui annoncent en mauvais français, 33 Canadiens français qui ont en leur possession des annonces rédigées uniquement en anglais, et, ce qui est vraiment remarquable au point de vue précision, 3 Canadiens français qui annoncent dans les deux langues, mais qui ont des tendances affirmées vers la langue anglaise, enfin, 51 maisons juives.

Ce n'est pas tout de constater une situation, il faut y apporter remède. Dans ce but, 244 lettres personnelles ont été convoqué les marchands, industriels et com-

merçants canadiens-français de la paroisse Saint-Pierre à une réunion spéciale chargée d'exposer les meilleurs moyens que les nôtres devaient prendre pour conserver à la paroisse Saint-Pierre son aspect français. L'un d'eux consiste dans l'apposition sur les montres des magasins d'une étiquette destinée à attirer la clientèle chez les marchands dont les annonces sont françaises.

De plus 400 pancartes "Refrancisons" invitaient à plus d'honneur et à plus de fierté dans autant d'endroits publiés. Et le cercle Dollard-des-Ormeaux terminait sa campagne en organisant une soirée publique de refrancisation, couronnée d'un grand succès.

Pour accomplir ce travail, le comité régional et nos cercles ne pouvaient disposer que du mois d'avril, les mois suivants devant être employés à d'autres organisations.

L'an prochain, mieux organisés, nous créerons un organisme permanent qui, de concert avec les autres sociétés, s'efforcera, dans la mesure de ses modestes

moyens, d'améliorer un tant soit peu la situation actuelle en faisant plus large la place qui doit être accordée à la langue française à Montréal.

Au commencement du mois de septembre, nous ferons connaître au public le programme définitif que nous nous proposons de réaliser et que nous réaliserons, si tous ceux sur qui la cause française est en droit de compter, nous apportent une collaboration véritablement agissante.

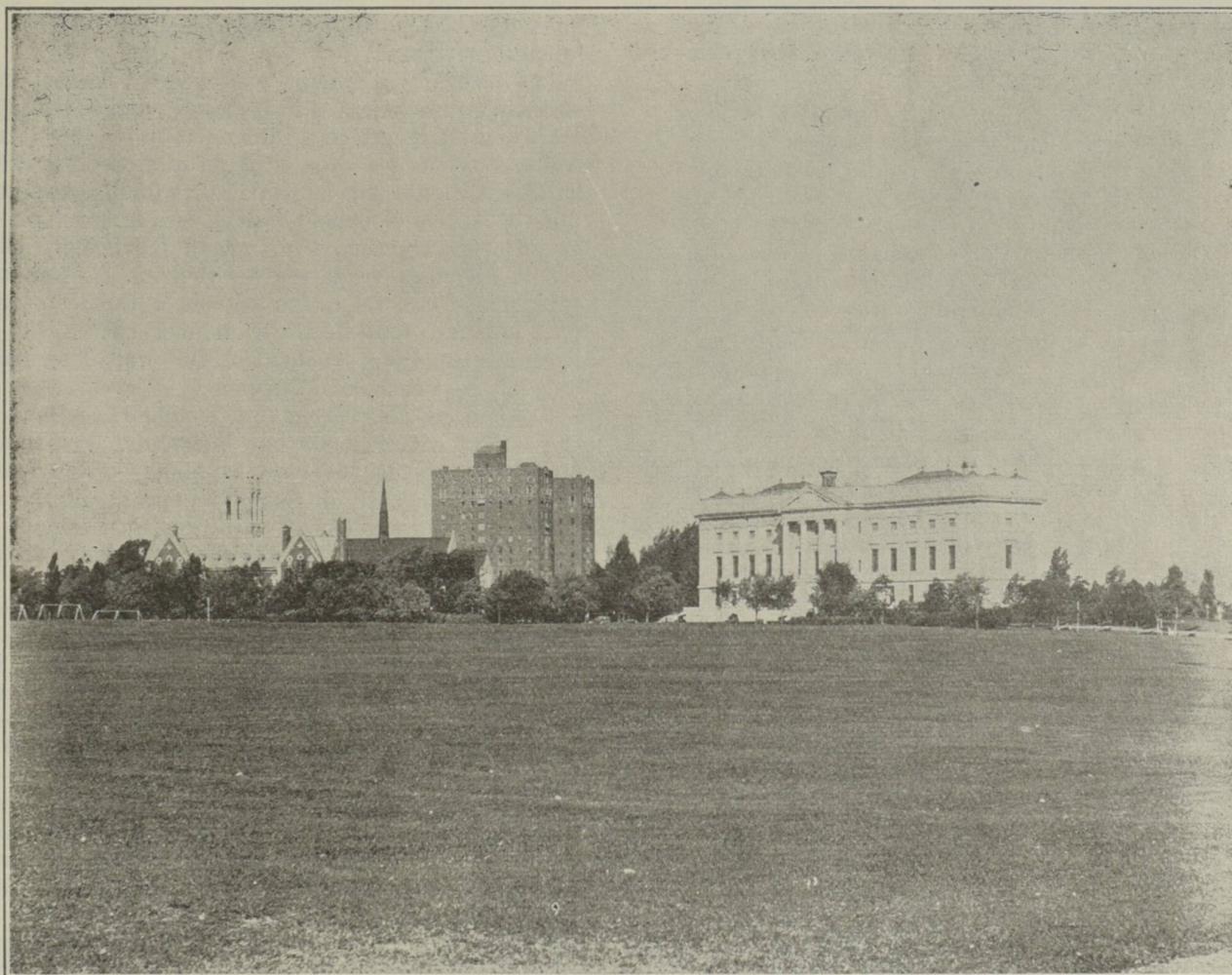
Philippe FERLAND, E. E. D.

Membre du comité régional de l'A. C. J. C.

"Les autorités ont sans doute donné leur adhésion à la campagne de francisation; mais tant que cette adhésion sera platonique, elle ne produira pas de résultats,"

(*"Le Devoir"*).

SUR LES PLAINES D'ABRAHAM



(Cliché de la Revue Populaire.)

Vue prise des terrains de jeux pour enfants, situés sur le Parc des Champs de batailles nationaux. De gauche à droite, l'on voit l'église des Dominicains, un monument gothique qui fait honneur à Québec, les appartements Saint-Louis et le Musée provincial, aujourd'hui ouvert au public et très achalandé.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

GASPÉ, AU BORD DE LA MER

Par MARIUS BARBEAU

Après des mois de réclusion en ville, las du bruit de la rue, il est bon de quitter le trottoir et de prendre le train qui descend tout droit au bas Saint-Laurent, jusqu'au bord de la mer, où la nature est grandiose et enchanteuse.

L'idée de voir Gaspé me rendait tout joyeux quand, il y a plus de douze ans, je descendis de l'Océan Limited à Matane, et je me mis en route pour Sainte-Anne-des-Monts, soixante milles plus bas sur la côte éloignée.

La route alors allait son petit bonhomme de chemin à la bonne franquette, tout comme le hasard et les charrettes à *haridelles* l'avaient voulu. Elle marchait pendant quelque temps sur les côtes, en face d'immenses espaces. La Côte Nord était presque imperceptible, tant le fleuve devient large à son embouchure.

Une côte abrupte, qu'on disait impassable à la pluie, nous amena bientôt sur une rive rocailleuse. L'oeil se heurtait à des falaises fendant le ciel comme des dents de requin, ou à des rocs escarpés qui trempaient leurs pieds dans une eau verdâtre et semée de varech. Partout l'on voyait les brèches causées par les éléments dans leur lutte séculaire les uns contre les autres — l'océan contre la terre.

Gaspé projette sa masse en avant, dans la mer. C'est notre Finistère. Son nom algonquin ne veut d'ailleurs pas dire autre chose — "où la terre finit."

Des coques et des lichens jonchaient la plage, éclataient sous nos pieds. Nous ramassions des moules en forme de rasoirs tranchants et bleuâtres, et des coquilles arrondies ou des crabes-ermites cherchaient à se cacher. Quel plaisir de se trouver là ! Il n'y a rien comme la côte, quand on a connu la physionomie mystérieuse de la mer. La brise, venant de Belle-Isle, soufflait le salin et l'ozone. Comme un appétitif elle donnait la faim. Mais il n'était pas facile alors de trouver table mise.

La côte devenait sauvage et le chemin tortueux. La route nous fit remonter dans les collines, où les arbres — des sapins et des cèdres — penchaient la tête au sud-est; les vents arctiques les avaient peignés pendant tant d'hivers, toujours dans la même direction !

A la sortie de la forêt, notre attention se porta sur Méchins ou le Grand-Méchant, le premier vrai village de pêche de la côte. Pourquoi ce nom — le diable y eut-il rien à faire ? Personne n'en sait le premier mot.

Une rangée de maisons grises se tordaient comme un brin de laine sur les galets de la plage. En arrière, c'était une muraille de montagnes sombres. Les maisons de loin étaient grandes, en haut-relief, comme dans un mirage. Mais elles rapetissaient à mesure

que nous en approchions. Méchins était impressionnant, mais morose et infiniment lugubre.

Les portes étaient closes. Tout était silencieux. Personne ne bougeait. Le village était assoupi en plein soleil. Je pensai au conte de la Mer de Crystal, où un royaume enseveli dormait d'un sommeil magique. Mais son sommeil était inquiet. Les lucarnes dans les toits en clocher étaient comme des yeux fatigués. Leurs verres colorés, rouges ou bleus, disposés en arêtes de poisson, révélaient chez les Gaspésiens un goût d'ornementation et de beauté, lequel accentuait encore la mélancolie du lieu. Les fenêtres de façade ouvraient leurs grands yeux tristes sur la mer. Ils semblaient épier l'horizon dans l'attente. Comme nous passions, quelques visages à l'intérieur se collaient aux vitres.

Les pêcheurs n'étaient pas encore revenus. Leurs voiles s'approchaient sur les eaux, dans le lointain. Mais bientôt ils jetèrent l'ancre, tout près de la rive. Nous pouvions les voir, trois ou quatre dans chaque barque, debouts sur le pont, et repliant leurs voiles rousses. Le soleil penchait déjà vers le couchant. Ses rayons obliques comme un grand balais doré effleuraient les rides verdâtres du fleuve. Le panorama était grandiose, tel qu'on le voit à Gaspé — nulle part ailleurs — au déclin d'un jour d'été.

Nous attendions, enchantés. Qu'allait-il se passer, une fois les pêcheurs débarqués ?

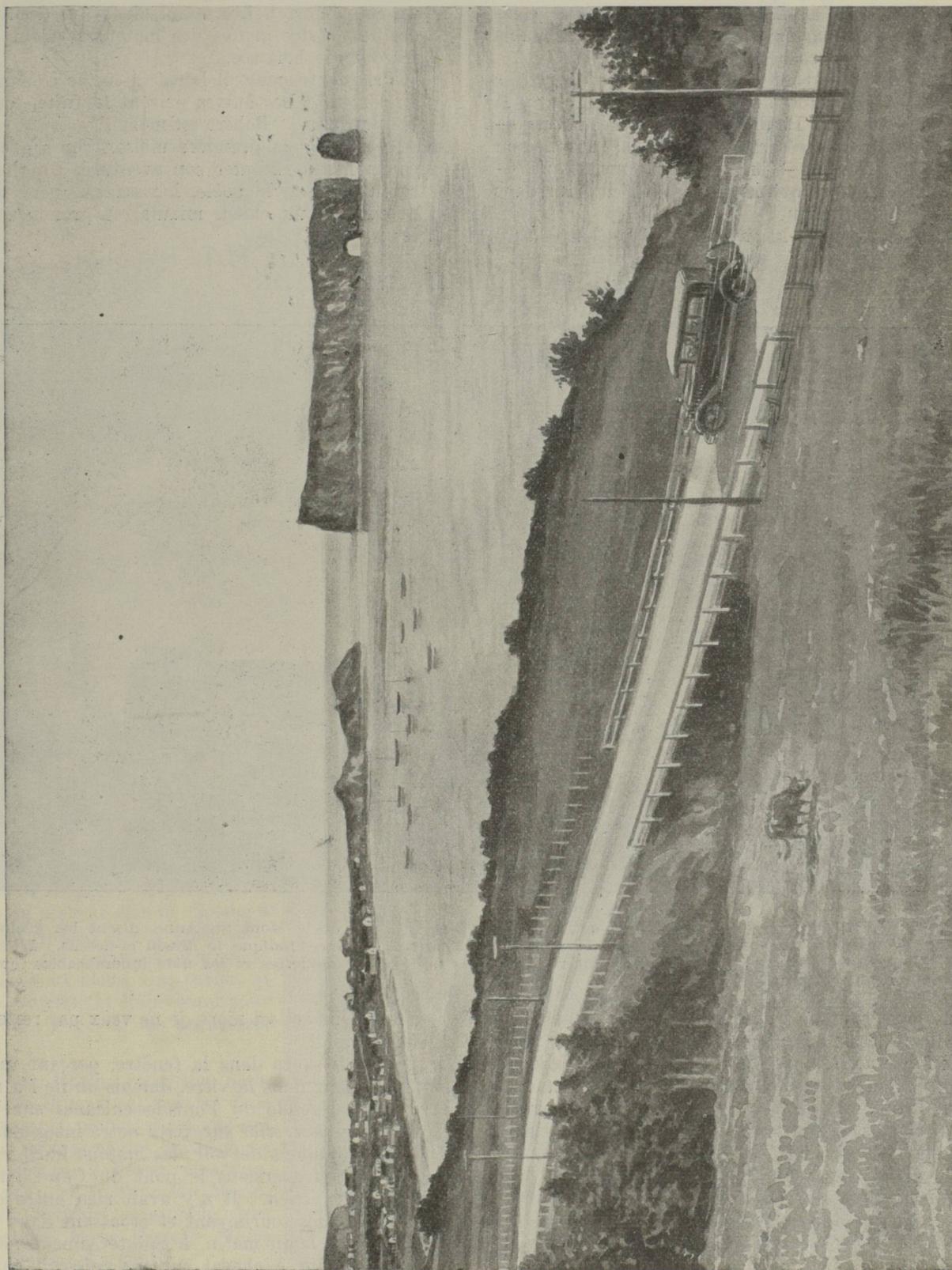
Les maisons secouèrent leur sommeil; les portes se rouvrirent, comme pour une bienvenue. Femmes, filles et enfants coururent à la plage — les femmes en tabliers de cuir, de longs couteaux luisants à la main. Elles s'arrêtèrent tout près de l'eau, où des tables brunes se tenaient sur des X, à égale distance les unes des autres.

Avec des perches on jeta par-dessus bord la morue grande ou petite, au ventre débordant, qui forma des monceaux gluants. Une odeur de salin, un peu âcre, se répandit dans l'air pendant que les femmes et les filles tranchaient la tête du poisson sur les tables et les dépouillaient avec une adresse qui vient d'une longue habitude.

D'autres barques pécheuses arrivaient à chaque instant. Encore plus de morues étaient lancées sur les galets, sur toute la longueur de la plage. Tant de poissons pris dans un seul jour ! Ces gens devaient être riches, quoi ! Mais non, ils étaient pauvres, bien que satisfaits. La morue est leur pain quotidien, la morue et la pomme de terre. Mais chez le marchand elle se vend bien bon marché.

Nous marchions dans cette foule, tout yeux, tout oreilles. Mais personne ne parlait, personne ne semblait nous voir; pourtant nous étions les seuls étrangers ici venus depuis longtemps. Nous nous étions

LE ROCHER PERCÉ



Vue générale du rocher Percé, tel qu'on le voit de nos jours, lorsqu'on descend la route qui surplombe la falaise, à l'ouest.

(Cliché du Ministère de la Voirie.)

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

faufilés dans le tableau, mais sans en être. Méchins restait tout aussi étrange, aussi insaisissable, qu'au moment où ses portes étaient closes. Nulle part on n'y trouvait l'accueil gracieux, ou l'intimité souriante de Québec. Ce village avait perdu son âme en mer, comme autrefois les marins perdaient la leur aux mains des sirènes sur des rochers enchantés.

Reprenant notre route, voilà que notre *charretier* commença à nous dire des légendes de son pays. Il nous parla du petit Bonhomme Gris des Sauteurs — des montagnes; des trésors enfouis de la Tourelle; ou du noyé de Marsoui — un marin, un protestant, — qui fit une esclandre quand on voulut l'enterrer dans un cimetière catholique.

Le pont couvert de la rivière du Cap-Chattes rap-

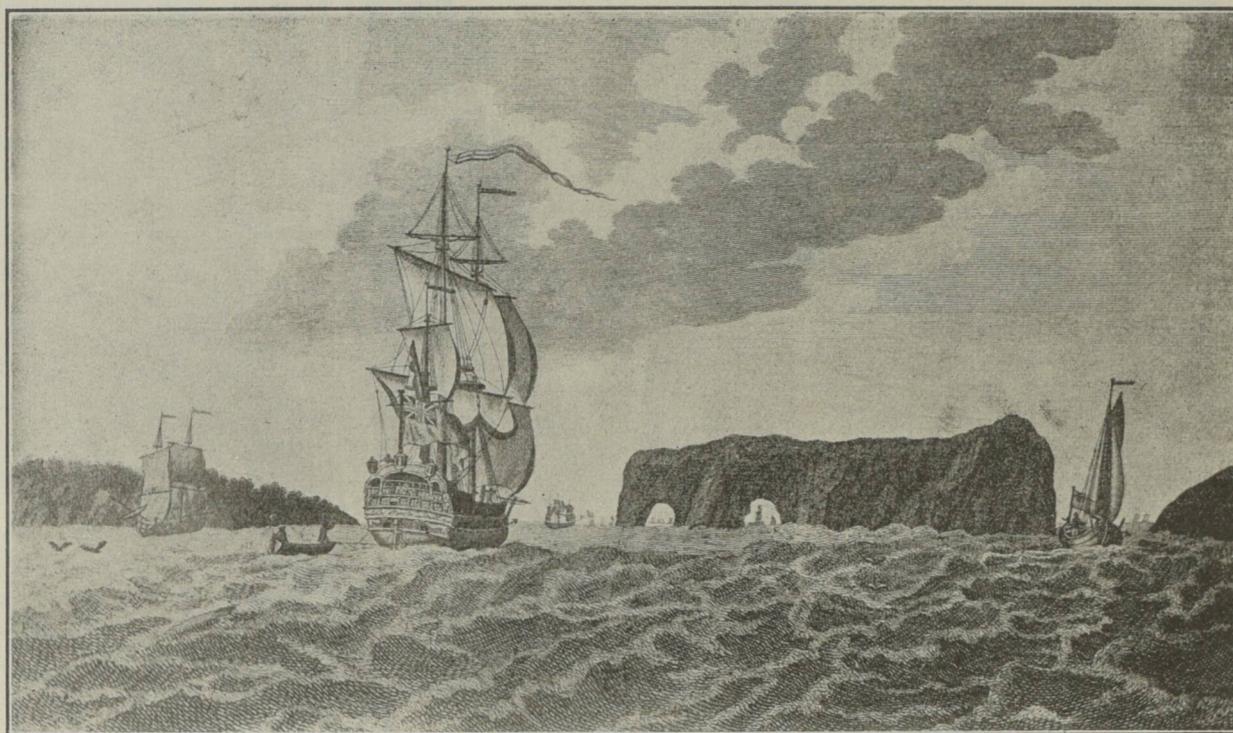
port à l'autre, un vacarme étourdissant, infernal.

Mon grand-père n'était pas un poltron, loin de là. Et il avait la force d'un cheval. Brandissant sa hache il marchait à grands pas sur le pont, prêt à donner un coup mortel. Les miaulements lui déchiraient les oreilles, et les griffes des matous levaient des éclisses dans le bois sec.

Pris de frayeur, il lança sa hache à bout portant. Un de tué ! Les autres prirent la fuite, tous ensemble, hurlant : "Robert est mort !"

Il entra à la première maison sur son chemin, et commença à raconter son aventure. Un chat énorme sortit de sous le poêle, hérissa sa queue comme en présence d'un chien, miaula, et prononça les paroles :

LE ROCHER DE PERCÉ JADIS



Ce rocher était relié à la terre ferme et ne faisait qu'un bloc solide avec le Mont Ste-Anne, disent les géologues. De mémoire d'homme, l'on affirme que deux arcs existaient, comme l'indique le dessin ci-dessus. L'île Bonaventure est aussi un bijou qu'il faut voir avec ses millions de mouettes et les nids innombrables qui en constellent toutes les infractuosités.

pela à notre conteur une histoire qu'il nomma le Cabat des Chats au Pont-des-Chicanes.

"Mon grand-père, raconta-t-il, était journalier à Rimouski. Son ouvrage fini, un soir, il revenait chez lui. Un bruit épouvantable éclata sitôt qu'il arriva, au pont couvert — un vrai cabat, dans le grand genre. Ce pont avait causé bien des ennuis quand on l'avait bâti. Personne ne voulait y apporter le bois ou la pierre nécessaires à sa construction. Personne ne voulait se quotiser ou même y travailler. Il fallut aller en cour. Quelle affaire !

Sitôt fini, le pont devint l'asile de centaines de matous qui y accouraient la nuit de partout. On se demandait comment il pouvait y en avoir autant. Ils étaient sur le pavé, sur les garde-fous, sur la couverture, partout. Et toute la nuit c'était, d'un bout du

— Si Robert est mort, je ne veux pas rester ici plus longtemps !

Puis il sauta dans la fenêtre, perçant un trou de sa grosseur dans la vitre. Jamais on ne l'a revu."

Cette légende du Pont-des-chicanes sur les lèvres de notre *charretier* surexcita notre imagination. Nous nous attendions de voir des matous hurlant pendant que nous traversions le pont du Cap-Chattes. Mais il n'en fut rien. Il n'y avait rien autre chose que des mouettes tournoyant et croassant dans l'air.

Le lendemain matin, à Sainte-Anne-des-Monts, un petit moulin à cheval sur un ruisseau chantait en sciant du bois à fuseaux — du merisier blanc, qui vient surtout de Gaspé. Les gens, allant et revenant, causaient gaîment au soleil. Plus loin une saline, fraîchement blanchie à la chaux, recevait des char-

TRANCHEURS DE MORUE



Scène que l'on voit tout le long de la côte de la Gaspésie. Quand les pêcheurs sont rentrés au port, ils préparent la morue pour le marché. Nul touriste ne doit faire le tour de la Gaspésie sans aller à la pêche à la morue en barque à gazoline. C'est un sport intéressant, excepté pour ceux qui n'ont pas le pied marin et dont le cœur chavire en chemin. Ho! hoo! hooo!

retées de morue fraîche, que l'on pesait et que l'on salait pour les marchés à l'étranger.

Mme Lepage nous appela au déjeuner, notre premier déjeuner dans la terre promise de Gaspé. La table était blanche, immaculée; les verres étincelaient. Une odeur de café venait de la cuisine, aussi un arôme alléchant... celui de crêpes suzettes, qui crépitaient dans le beurre chaud de la poêle. Du sirop d'érable couleur d'ambre les attendait sur la table, dans un pot de crystal; aussi, chez nous, un appétit formidable!

On m'appela à la porte de la cuisine avant que le déjeuner fut fini. C'était M. Lepage. A ses côtés se tenait un pêcheur vêtu de flanelle à carreaux, massif et aux joues colorées. Il me regardait doucement avec des yeux bleus, sans parler, ni même sourire. Il était connu pour ne jamais rire. Il me parut très vieux.

Gilbert Marin, voilà son nom, ou plutôt Dumas. Il était né dans une "barque pêcheuse", quand ses parents écumaient des épaves après un naufrage, à l'Anse pleureuse. C'est pourquoi on l'appelait Marin. Il était Neptune personnifié, avec son épaisse barbe blanche et ses longs cheveux d'argent.

M. Lepage me dit qu'il était un chanteur remarquable. Justement l'homme que je cherchais!

Voulait-il me chanter une chanson?

Chanter? Mais ça lui était aussi naturel que la parole. Il commença. Ses premiers mots furent:

Lisette, fais-moi un bouquet,

Qu'il soit bien fait!

Qu'il soit de roses, de feuilles vertes,

Sont mes couleurs.

Je t'aimerai, chère Lisette, De tout mon cœur!

Sa voix était puissante et mélodieuse. Elle me fit une profonde impression. Souple, elle s'élargissait dans de belles courbes et se jouait dans des apogées gracieuses. Pleine de chaleur, elle était toutefois un peu haletante. Ce que son timbre avait de plus impressionnant c'était le grand âge et la couleur de la souffrance. Marin avait passé ses quatre-vingts ans.

Quant à sa chanson, elle roucoulait d'amour; elle parlait du printemps et des fleurs. Il la chantait encore tous les soirs, avec bien d'autres, sur la plage, en amorçant ses lignes. Il avait survécu son temps. N'importe, il chantait encore, par habitude. Et on pouvait l'entendre à un mille de distance. Sa mani-

(Suite à la page 39)

TRANCHEUSES DE MORUE



Quand la boîte est rare, les hommes partent de bonne heure pour seiner le hareng, "giguer" l'encornet ou fouiller le plein pour ramasser des coques, suivant la saison... et alors ce sont les CREATURES qui préparent la morue et l'étendent sur les vigneaux. Quel doux parfum se dégage des alentours, des anses ou têtes et entrailles de morues s'évaporent au soleil. Faites-en l'expérience, Mesdames les citadines... et m'en donnez des nouvelles!

Encourageons les notres. Achetez votre Café à Québec.

DANS LA GASPÉSIE



(Cliché de la Revue Moderne.)

BARACHOIS-DE-LA-MALBAIE. — C'est là l'un des havres les plus sûrs de toute la côte. Les barques de pêcheurs sont ancrées à l'intérieur d'un barachois. Le chemin de fer se déroule sur la base extérieure de ce barachois, sur une longueur de plusieurs milles.

“O Canada”

(Suite de la page 6)

ce de Québec, comme encouragement à la poésie Ca- grande Convention nationale des Canadiens-Français, à Québec, en 1880.

Avocat, juge, président de la Cour de l'Amirauté, surtout très bon écrivain catholique, il a rempli une carrière digne et utile. Grâce à son “O Canada”, il s'est immortalisé. N'oublions donc jamais les deux auteurs de notre hymne. Ils ont, tous les deux, pour cet-

te oeuvre, un droit égal à nos louanges et à notre souvenir.

En effet, les paroles et la musique du “O Canada” sont nées d'une pensée éminemment patriotique et chrétienne. Le tout est grand, haut, pur, nous rend meilleur. A le lire, mieux à l'entendre chanter, l'âme s'enrichit. Il donne, à chacun dans son rôle, la fièvre le mieux faire. C'est une page d'histoire tout embaumée des odeurs d'un passé glorieux, chargée de sublimes leçons pour le présent, ouvrant magnifiquement d'autres pages à la réalisation du plus pur idéal.

JE PRÉFÈRE QUÉBEC

Nous ne vivons peut-être pas dans la métropole financière du Dominion et il se peut que nous résistions trop bien à la vague d'américanisation qui déferle sur notre pays. Il se peut aussi que certaines gens haut-huppées nous qualifient de retardataires et de démodés. Et pourtant, malgré tout cela, nous acceptons notre lot avec joie. L'air sain de cette vieille ville fixée sur son rocher a une saveur, un je ne sais quoi d'impalpable qui fait que la vie et l'amitié semblent y être les plus grands biens.

Grâce à Dieu, les Québécois n'ont pas les mêmes méthodes d'affaires que les Montréalais. Ici, l'amitié est une vertu capitale : le voisin n'est pas une entité platonique. Il demande de vos nouvelles si vous êtes malade, vous consulte sur ses réparations de tuyauterie, accepte sans réserve votre remède favori contre le rhumatisme, écoute avec déférence votre opinion sur la politique, et vous donne presque l'accolade quand vous l'appellez par son "p'tit nom".

Le Canadien français a de ces qualités qui durent et c'est lui qui donne à la ville son caractère le plus séduisant. Bon citoyen et hôte parfait il est la politesse en personne.

De toutes façons, il fait bon vivre à Québec. Aucune population sur la machine ronde ne rend service avec tant de bonne humeur, aucune n'est plus loyale et plus sympathique que celle que des Torontonien ignares affectent de mépriser : la population québécoise.

Liseur acharné, le Québécois est plus averti des problèmes du jour que son concitoyen de langue anglaise. Neuf fois sur dix il a l'avantage sur ce dernier de parler l'anglais et le français. Il aime passionnément la musique, la politique et les carrières professionnelles et connaît ordinairement mieux tout cela que son prétentieux cousin de Toronto.

Gardez votre Montréal ou votre Toronto, votre Winnipeg ou votre Vancouver, je me contente de Québec, ville qui n'a rien de "mécanique" ni d'artificiel.

Toronto a son université, Montréal les siennes. Dans la ceinture de ses murs, d'une époque disparue, le vieux Québec renferme cette vénérable institution d'enseignement, l'université Laval. Et remarquez que le Laval de Québec n'est pas le Laval de Montréal. Ici il y a des traditions : chaque pièce et chaque corridor furent témoins d'événements historiques.

Tout le monde sait que Québec est le berceau d'une grande religion, un des plus beaux joyaux de la couronne du Pape. Ses clochers surmontés de la croix, ses couvents et monastères aux toits inclinés, ses abbés en soutane, ses religieuses à cornettes, ses carillons harmonieux, tels sont les signes extérieurs de cette foi. Mais ce que les étrangers — et surtout les Torontonien — ne peuvent comprendre, c'est la grande tolérance de cette population envers la minorité.

Le principal résident du Palais des Archevêques au sommet de la Côte de la Montagne, est un Canadien français : ce peuple est certainement le fils ché-

ri de l'église catholique. Bien que natif de Toronto et faisant partie d'une minorité protestante qui comprend moins de cinq pour cent de la population, je ne crains pas de dire que je préfère Québec et ses citoyens à toutes les autres villes du Canada.

Québec ressemble aussi peu à la plupart des autres villes canadiennes que le jour à la nuit. La hauteur dédaigneuse de Toronto envers cette ville ne se justifie en rien ; la supériorité de Montréal n'est pas si complète qu'on le croit ; Winnipeg avec ses orgies de ciment et de cendres vaut infiniment moins que notre ville.

Ici, soyez vous-même. La suffisance n'y est pas acceptée.

Inutile de parler de la fierté du Québécois pour sa ville. C'est un point sur lequel il est très chatouilleux. Il est imprégné d'orgueil civique. Ayant entendu dès sa naissance les cloches de la Basilique, il ignore et désire encore moins le charme discutable de posséder dans les murs de sa ville le plus grand hôtel du monde, le pont le plus dispendieux ou la rue la plus large.

Toutefois, n'allez pas croire un instant que cette vieille dame se contente d'exister sans se préoccuper du reste du monde. Ce serait insulter gravement à la vérité et à la statistique. Bien que rempli de reliques du passé et à bon droit fier de son caractère historique, Québec ne néglige pas son expansion commerciale : notre ville inonde la terre de chaussures et de corsets, de fourrure et de papier, de colles et de briques. C'est ici que l'on trouve quelques-unes des plus importantes manufactures de chaussures du pays, le bureau-chef de plusieurs compagnies de pulpe et de papier, les fourneaux du plus important fabricant de brique de l'Est du Canada, la plus considérable manufacture de colle de l'Empire.

Chers amis, il fait bon vivre à Québec : chaque jour compte. En dehors des murs, dans les banlieues de Limoilou et de Belvédère, il y a un grand nombre de rues et de maisons modernes. Si vous désirez voir ce qui, avant la crise, était une marque de progrès, descendez la rue Ste-Famille et la Côte du Chien jusqu'au bassin. Nous avons ici le meilleur port de l'Amérique... malgré les médisances de Montréal à son égard. Il n'est jamais question de creuser le chenal à Québec ; il n'est pas nécessaire non plus de draguer la vase pour amener un navire à quai. Des transatlantiques de quarante-cinq mille tonnes peuvent mouiller aux quais, tourner en tout temps leur proue vers la mer et démarrer sans gratter le fond du fleuve.

On ne peut nier que Québec dût paraître vieux-jeu quand le reste du pays voyait son salut dans l'Ouest et que des villes éphémères, effrayées de leurs difficultés toujours grandissantes, tentaient d'étendre leurs limites au moyen d'une population instable. Québec est depuis si longtemps fixé à son rocher, semble-t-il, avec les eaux tranquilles qui l'entourent, qu'il ne pouvait que rester indifférent aux récoltes

Nos Cafés sont rôtis à Québec pour vous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

phénoménales, au bruyant progrès de Vancouver, à l'ambition de Toronto, ou aux affirmations de toute-puissance de Montréal.

Après l'éclat de ce feu d'artifices, alors que les choses et les hommes ne se voyaient plus avec des verres grossissants, il était réconfortant de voir la vieille ville aussi calme et aussi confiante en face de l'avenir.

Oui, il fait bon vivre à Québec. Mais le Canadien de langue anglaise qui se croit d'une essence supérieure et refuse de traiter le Québécois comme son égal ne doit pas y venir. A moins de comprendre que Québec est une ville française par l'hérédité, l'entourage et les aspirations, le citoyen de Toronto doit rester chez lui et se contenter des désavantages d'une seule langue.

Plus de 95% des habitants descendent de Français — loyaux Canadiens quand même — tandis que les lois, les maisons, les rues étroites et leurs noms sont tous français dans le plein sens du mot.

Chaque dimanche matin, le Canadien français et sa famille vont à l'église gaiement. Bien que les lois permettent aux magasins de rafraîchissements et de tabac d'ouvrir leurs portes le dimanche, ils restent cependant fermés jusqu'après la grand'messe. Les autorités se font un devoir de protéger les enfants contre l'immoralité; elles leur interdisent le cinéma.

Bien que cela puisse étonner, il n'existe ici presque aucune antipathie de race. Français et Anglais vient ensemble dans un accord parfait et les amis de l'un sont les amis de l'autre.

C'est un devoir de civilité et d'amitié que d'assister à des funérailles. Rien de plus impressionnant que le cortège qui marche lentement derrière le corbillard tiré par des chevaux. Pour un Québécois, le *decorum* funéraire s'accommode difficilement d'un corbillard automobile. L'importance qu'il attache à une telle cérémonie est une preuve de sa bonté foncière.

Québec — la ville aux nombreux clochers — n'est pas un *bluff*. Fondée sous l'égide des prêtres, elle reste fidèle à des principes que les gens d'aujourd'hui ont accoutumé de mépriser et elle possède ce qu'on trouve très rarement dans une grande ville... une âme.

William MacMILLAN.

NOTE. — Cet article vient de paraître dans *MacLean's Magazine* qui nous a aimablement donné l'autorisation de le traduire pour nos lecteurs.

(La Revue Populaire.)

Au Service du Public
comme toujours

GIROUX & CÔTÉ Enrég.
ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice "Banque Canadienne du Commerce"
CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone : 2-1497

Je cherche le bonheur

I

Je parlais au vieillard qui bêchait son jardin :
Un yacht à l'horizon vint sur la mer immense
Il était riche et fier et bergait l'opulence
D'un mortel fortuné qu'attirait le lointain.

Avide de beauté, puis rêveuse soudain
Je fixais le navire en gardant le silence,
Car mon âme déjà faisait une romance
Dont la mer calme et bleue inspirait le refrain.

Mais celui qui bêchait interrompit mon rêve :
"Vous croyez bien" dit-il, se tournant vers la grève
"Que cet homme est heureux, qui voyage toujours ?"

"Bah ! s'il avait trouvé le bonheur en ce monde
"S'il avait un pays, un champs et des amours
"Il n'aurait pas besoin de s'étourdir sur l'onde."

II

Mais voici que le yacht à l'allure certaine
Vers le quai du village aborda lentement.
Et la foule aux aguets acourut prestement
Pour serrer en passant la main du capitaine.

Un robuste marin à la lèvre hautaine
Sur le pont du vaisseau apparut un moment,
Aux clameurs de la foule il sourit fièrement.
Mais ses yeux étaient pleins d'une rive lointaine.

Du bercement des flots n'êtes-vous pas lassé ?
Reposez-vous, lui dis-je, oubliez le passé,
Regoûtez dans le soir le bon vent de la terre.

Mais il me répondit : "Je cherche le bonheur".
Puis il remit sa voile et la brise légère
Emporta sur les flots l'Éternel Voyageur !

EVA O'DOYLE.

—St-Laurent, Ile d'Orléans,

le 4 août 1933.

Téléphone: 6890

E. B. Côté

Avec son expérience de 30 années dans
LES ENSEIGNES ET DECORATION
Vous assure le meilleur service en ville pour le prix.
87 Blvd. DES FOSSES, QUEBEC

J. R. TURCOTTE

PLOMBIER - ELECTRICIEN
153, 10^{ème} rue
QUEBEC

PROPRETE

SERVICE

PAIN DE QUALITE

La Boulangerie Indienne

"Nous fabriquons aussi un pain de farine entière"

TREMBLAY & FRÈRE

Tél.: 4-2237

40, 16^{ème} rue

Limoulu

Deux Médailles offertes aux Poètes par l'hon. M. Carroll, Lieutenant-Gouverneur de la Province.

Les deux médailles d'argent offertes par l'hon. Henry-Georges Carroll, Lt-Gouverneur de la Province de Québec, comme encouragement à la poésie canadienne-française, ont été décernées à MM. Emile Coderre et Ulric-L. Gingras, le premier de Montréal, et l'autre des Trois-Rivières, au dîner de la Société des Poètes qui terminait le Congrès des Auteurs Canadiens, à Québec.

M. Alphonse Desilets, en l'absence de Me Germain Beaulieu, président, a prié Madame Edouard Tascheureau, présente à ce dîner, de remettre aux deux poètes précités les distinctions qui leur furent conférées par le Jury, cete année. Un diplôme d'honneur confirmait l'attribution des médailles du Lt-Gouverneur.

A la suite de ce dîner, la Société des Poètes procéda à ses élections annuelles. Madame Henry Doyle, de Québec, fut élue présidente. MM. Alphonse Desilets, Alfred DesRochers, Emile Coderre, Alonzo Cinq-Mars, Ulric Gingras, Jean-Paul Lessard, Léonidas Morin, Mesdames Alice Lemieux, Emma de Liancourt, Simone Routier, MM. Jean Bruchesi et Ls-Philippe Robidoux, ont été élus directeurs. M. Germain Beaulieu devient président honoraire de la Société des Poètes du Canada, avec M. l'abbé Arthur Lacasse, M. Louis-Joseph Doucet et M. Albert Ferland.

DERNIERS SOIRS D'AOUT.

Ce n'est pas l'automne déjà!
Pourtant sont toutes effacées
Les blancheurs que l'été neigea,
Les belles-de-nuit sont passées...

Mortes aussi les rosacées
Et la menthe qui dégagea,
Au jardin des violacées,
Les parfums d'où l'aube émergea.

J'ai vu le rouge-gorge éclore
Et déjà les nids sont déserts;
Les flots sont plus lourds et plus verts.

Seul un merle turlute encore
Au faite pâli des ormeaux
Où septembre pend ses émaux...

Alphonse DESILETS.

VERS LES CIMES.

Présomptueux, le coeur de l'homme est comme un
[daim.

Celui qui fixe un oeil sur les cîmes prochaines,
Et que n'amollit pas l'esclavage des chaînes,
Peut tomber dans sa course ;il ressurgit soudain!
Come le daim léger, dont la peau s'est rougie
Aux ronces du chemin qu'il escalade, et qui

N'arrêtera sa course qu'au sommet conquis,
Pour voir dans sa splendeur plénière et sa magie
La gloire étincelante et sublime du Jour,
Le poète s'élève au-dessus de ce monde;
Il gravit les hauteurs que la Lumière inonde
Et son coeur se comprime et s'ouvre tour à tour...

Celui qui peut atteindre, au sein de la Nature,
L'étendue infinie où le Rêve s'ébat
Voit notre humanité s'user en vains combats.
Car, ce que l'homme écrit, l'homme aussi le rature.
Le Rêve seul renaît : il est désir, espoir,
Caprice ou volonté. L'image fugitive
Que notre coeur poursuit n'est que beauté fictive;
Le Réel, ici-bas, ne peut que décevoir...

J'ai poursuivi mon rêve au delà du possible;
L'espace ni le temps à mon coeur ne sont rien.
Mon espoir est ma force; ma volonté soutient
L'élan de mon désir jusqu'à l'inaccessible.
Et ce m'est une joie ardente de sentir
Dans mon coeur indompté l'élan qui le soulève;
Car je sais que rien ne nous grandit qu'un grand
[Rêve,
Et qu'en lui seul le Vrai se laisse pressentir...

Rêver! Il faut rêver pour aimer et pour vivre.
Le conquérant, le chercheur d'or, l'amant du Beau
N'éclairent point leurs veilles à d'autre flambeau.
Leur rêve est grand : leur vie est toute à le

[poursuivre.

Quelle que soit l'issue où le Réel attend,
Ils ont voué leur tâche à la gloire rêvée.
Et si son oeuvre doit rester inachevée
Le Rêveur s'en ira le coeur libre et content...
Car, le Rêve ennoblit notre chair périssable,
Et rêver, c'est sortir de la prison des sens.
Le coeur qui suit son rêve, en ignore le sens,
Mais il goûte un bonheur, le seul intarissable...

Alphonse DESILETS.

Bureau 2-7595 Développement Impression
Tél.: et Agrandissement
Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

Nos Cafés sont vendus garantis entière satisfaction.

Le Congrès Général des Auteurs Canadiens à Québec

Québec, ville de Congrès en Amérique a vu se réunir, du 29 juin au 2 juillet dernier, près de 400 écrivains des deux langues. Poètes, romanciers, journalistes, chroniqueurs et historiens, sont venus, des neuf provinces du Canada, dans la vieille capitale tricentenaire, dans la Cité-Mère, pour se retremper aux sources vives de la tradition et de la légende inspiratrices.

Comme il est arrivé à la suite du Congrès des mêmes écrivains en 1927, nous présumons qu'il s'écrira nombre d'articles de journaux et de revues, des nouvelles et même d'excellents ouvrages sur Québec et ses environs. Aussi bien le Comité du Congrès s'est-il appliqué à documenter ses visiteurs sur notre histoire, notre vie locale, notre status passé et présent. Et afin que Québec soit mieux connu et mieux aimé, nous avons voulu mettre à l'aise nos visiteurs en leur fournissant l'occasion de nouer des liens plus intimes avec des Québécois de marque et de haute culture intellectuelle. Plusieurs congressistes ont même été reçus à domicile, dans nos familles, où ils ont pu constater que le plus bel esprit français règne encore ici, après cent soixante-et-dix ans de domination étrangère.

Cette survivance ethnique n'est pas le moindre des attraits qui retiennent à Québec ses visiteurs cultivés. Et nous ne sommes jamais surpris, dans notre fierté bien naturelle, qu'on nous complimente sur la vitalité de notre race première-née en ce pays. Que ces compliments soient sincères ou simplement flatteurs, ils confirment amplement notre préférence pour ce foyer d'action intellectuelle et nationale intense qu'est le bon vieux pays de Québec.

Dès l'ouverture du congrès, l'honorable M. Cyrille F. Delâge, surintendant de l'Instruction Publique, rappelait aux écrivains canadiens que le caractère propre aux Québécois est bien celui de l'entente cordiale entre les races-mères du pays, et que nuls plus que nous ne veulent ni ne savent mettre l'intérêt général du Canada au-dessus des querelles mesquines de clochers.

De notre côté nous avons éprouvé une joie toute particulière à causer intimement avec des personna-

lités littéraires et savantes comme le Dr Duncan-Campbell Scott, président des Auteurs Canadiens, M. Léon Gérin-Lajoie, président de la Société Royale du Canada, MM. Georges-D. Roberts, Dr F. D. Pierce, conservateur des Archives de la Nouvelle-Ecosse, John-Murray Gibbon, le Juge Edouard-Faber Survever, l'abbé Albert Tessier, préfet des études au Collège Classique de Trois-Rivières, Florian Fortin, directeur de la "Tribune" de Sherbrooke et protecteur de Lettres dans les Cantons de l'Est, Paul Gouin et Edmond Montet, de Montréal, Frank-Oliver Call, de l'Université de Lennoxville, M. Paul Fontaine, directeur de la Société des Artistes d'Ottawa, Alonzo Cinq-Mars, l'abbé Olivier Maurault, P. S. S., Ulric-L. Gingras, Ls-Philippe Robidoux, Alfred DesRoches Jean Bruchési, Albert Levesque, Henry-M. Gendreau, Howard-Angus Kennedy, et nombre d'autres.

Le groupe des écrivains de Québec, dont Mgr Camille Roy, recteur de l'Université Laval, l'hon. M. Delâge, MM. Damase Potvin, Germain Beaulieu, G.-E. Marquis, Georges Bellerive, Lionel Roy, Jules-S. Lesage, Mesdames Henry-Doyle, Emma de Liancourt, Renée des Ormes, Ginevra Lefavre, Rolande-S. Désilets, Hélène Durand-LaRoche, les peintres Gordon Pfeiffer, Geo.-Henry Duquet et Léopold Christin; les artistes chanteurs et musiciens Omer Létourneau, Emile LaRoche et Jules Payment; les journalistes et publicistes Chs-Marie Boissonnault, Lorenzo Masson, Bruno Lafleur, Henri Dutil, ont assuré le succès des diverses manifestations du Congrès de 1933 à Québec.

Nous croyons que ces assises intellectuelles porteront des fruits. Et que la visite de la cité et du musée provincial, les banquets au Château et chez Kerhulu, les réceptions du Lieutenant-Gouverneur à Spencewood et du Club des Journalistes, de même que l'exposition du Livre Canadien au Palais Montcalm, feront époque dans les annales de l'Association des Auteurs aussi bien que dans la mémoire des congressistes qui ont honoré Québec de leur visite, du 29 juin au 2 juillet 1933.

*Alphonse DESILETS,
Secrétaire du Comité du Congrès.*

NOS RICHESSES IMPONDERABLES

(Suite de la page 13)

Nos écrivains peuvent, à cet égard, exercer une grande influence dans le milieu où pénètrent leurs publications. Ils ont déjà prouvé que la nature les a doués de façon supérieure et il leur incombe de ne pas oublier qu'ils ont une mission à remplir, en raison des talents que la Providence leur a dévolus. "Nous savons, écrivait naguère Errol Bouchette, qu'il existe dans notre population des qualités artistiques latentes. Pour les faire éclore, il suffirait de cultiver son goût."

Cette mission est de considérer la culture des beaux

arts comme l'un des moyens les plus efficaces de relever, chez nous, le goût, et de donner à notre éducation une formule nouvelle, qui la rendra plus générale et plus complète et capable, par conséquent, de répandre au sein de la société une somme de jouissances dont sont privés les peuples sans culture artistique.

Ce sont là des richesses impondérables, c'est-à-dire qui échappent à la statistique, mais qui n'en ont pas moins de valeur et que nous devons nous efforcer d'acquérir par tous les moyens mis à notre disposition, car "la connaissance de l'art, a dit Heine, est une gaie science, un doux savoir."

(Suite à la page 37)

PROPOS LITTÉRAIRES.

D'HIER A AUJOURD'HUI

Emile Nelligan à Emile Coderre

En butinant de fleur en fleur au jardin des Lettres canadiennes, n'est-il pas intéressant de noter qu'à plus de vingt-cinq ans de distance, deux poètes élégiaques s'apparentent et se rencontrent en leurs nostalgiques souvenirs rendues en un rythme berceur et cadencé, en une forme romantique que n'auraient pas désavouée les disciples fervents du symbolisme, moins férus de eiseluré et de joliessees ouvrees que du sens réel de la vie en face des larges horizons humains, ouverts à quelque immense aurore !

Je veux parler d'*Emile Nelligan* et d'*Emile Coderre*, le dernier élu au Parnasse. Tous deux en effet, ont traité le même thème, le premier dans : "Le Vaisseau d'Or", évocateur de lointaines randonnées, de l'effondrement d'un rêve, de toutes les illusions; strophes nostalgiques qui comptent parmi les meilleurs du recueil :

"Ce fut un grand vaisseau taillé dans l'or massif;
Ses mats touchaient l'azur, sur des mers inconnues,
Sa Cyprine d'amour, cheveux épars,
S'étaient à sa proue, au soleil excessif.

"Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
Dans l'océan trompeur où chantait la sirène,
Et le naufrage horrible inclina sa carène
Aux profondeurs du gouffre, immuable cercueil.

"Ce fut un vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
Révélant des trésors que les marins profanes
Dégout, haine, névrose, entre eux ont disputés.

"Que reste-t-il de lui dans la tempête brève,
Qu'est devenu mon coeur navire déserté
Hélas ! Il a sombré dans l'abîme du Rêve..."

Le second, *Emile Coderre*, dans des stances élégiaques exprime à son tour, le regret des croisières d'antan, d'attérir à de nouveaux rivages, de jeter l'ancre un seul jour :

"Ces vieux trois mats où l'ancre dans la rade
A parcouru jadis les océans lointains
Par de là les flots bleus qui baignent les cyclades
Et vu monter l'aurore leurs pays levantins.

Sous le soir endormeur la brise qui s'élève,
Chantonne doucement dans ses mats dégarnis
Et le vieux vaisseau las, berce toujours son rêve
D'aller comme autrefois voguer vers l'infini.

"Car bien qu'il ait connu la halte loin des havres
Il a peur de sombrer par les nuits de gros temps
Dans mer lourde et grise où roulaient des cadavres,
Il regrette toujours les croisières d'antan.

"Il regrette les ciels d'azur, d'or et de neige,
Et les flots transparents des golfes tropicaux,
Et le bruit des cités grouillantes dont l'écho,
Persiste dans son coeur, que la tristesse assiège.

"Tout son bonheur est fait de souvenirs défunts,
Mais si la mer s'anime, il s'éveille avec elle
Un délire d'ivresse envahit sa cervelle
Quand la brise lui tend d'exotiques parfums."

Avouons que le rapprochement entre les deux poètes est significatif d'une évolution constante, et que la poésie canadienne empreinte tour à tour de réalisme et de symbolisme adoptant (sans querelles d'écoles) tous les genres et tous les rythmes, s'est acheminée vers l'expression totale de la vie, prémices d'une brillante efflorescence et d'une triomphale ascension vers les étoiles d'or qui pointillent au champ d'azur d'un rêve grandissant.

JULES S. LESAGE.

—Août 1933.

NOS RICHESSES IMPONDERABLES

(Suite de la page 36)

En terminant, j'invite mes lecteurs à faire une visite à la Galerie des Beaux-Arts, au Musée Provincial, où l'on affiche en vive lumière de nombreux tableaux de nos artistes canadiens, de même que des pièces de modelage et de sculpture. Après nos écoles des beaux-arts, ce musée, à son tour, constitue une autre école de bon goût.

N'y aurait-il pas lieu de souhaiter, de plus, que la vulgarisation de nos oeuvres d'architecture, de sculpture et de peinture soit entreprise par la création d'un atelier de photogravures qui fournirait gratuitement aux revues littéraires de chez nous, des vignettes reproduisant ces objets d'art ?

Pour fins de propagande agricole et autre, l'on ne refuse pas, chaque année, de dépenser des sommes considérables en brochures illustrées abondamment et répandues à profusion : nos bons amis, les animaux domestiques y sont largement représentés.

N'y aurait-il pas lieu de consacrer quelques-uns de ces deniers, pour semer dans les cerveaux des notions de bon goût, en développant davantage notre sens esthétique ?

Sans le secours de l'Etat que peuvent faire les individus dans une oeuvre aussi importante ?

Que les artistes qui exposent à la Bibliothèque St-Sulpice ou au Palais Montcalm se groupent, forment une association, et je sais d'avance qu'avec l'aide des auteurs canadiens, ils n'iront pas en vain frapper à la porte du créateur des Ecoles des Beaux-Arts dans la Province : l'hon. A. David.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.

Les tares sociales : l'espionnage

L'espionnage, fruit de la crainte qu'imposent les incertitudes de consciences élastiques, est un des sous-produits de la mauvaise foi internationale, une forme de l'hypocrisie officielle qui prend sa source, d'ordinaire, parmi la faune diplomatique, dans cette atmosphère équivoque des chancelleries où tous les intérêts se discutent et où s'achètent toutes les bonnes intentions ! C'est un des mensonges conventionnels de notre civilisation, chose qu'on s'indigne de constater chez autrui, mais qui prend, quand on s'en sert pour soi-même, l'allure anodine d'un simple sport défensif. L'espionnage est ostensiblement dirigé contre des voisins dont on croit deviner les mauvaises intentions à notre égard, ces voisins, de leur côté, s'auto-riasant à espionner chez nous parce qu'ils nous prêtent, à tort ou à raison, une attitude dangereuse à leur endroit ou des convoitises dont ils redoutent de faire les frais. C'est donc, outre tout ce qu'on voudra, un échange de bons procédés !

Il y a l'espionnage de paix, à caractère permanent et essentiellement défensif, ainsi que l'espionnage de guerre, celui-ci plus virulent que l'autre, de nature à la fois défensive et offensive, mais qui change de figure, si l'on peut dire, après les hostilités, dès que l'épée réintègre le fourreau, quand les profiteurs de la mort ont repris leur masque si superficiel de citoyenneté honorable. Il se mue alors en espionnage chronique des beaux jours de tranquillité mondiale ! Mais qu'il s'intitule "Deuxième Bureau" ou "Intelligence Service", qu'il se maquille d'une façon ou d'une autre, qu'il prenne visage de chemineau, de professeur hirsute absorbé en d'abstraites recherches, ou se dissimule sous un minois de jolie femme en quête d'amours compliquées et de rares distractions, c'est toujours la même sale besogne qui se poursuit, les mêmes tripotages qui s'accomplissent pour la plus grande gloire d'une patrie natale ou adoptive et l'honneur, maculé et sacré, du drapeau national. Et tout cela, faut-il le dire, nous semble infiniment moins riche d'odeur et de couleurs que "l'or gras des purins".

L'espionnage peut aussi se comparer à une pieuvre aux mille tentacules, à laquelle il est difficile d'échapper quand elle nous flaire. C'est un monstre bisexuel qui émerge aux fonds secrets des gouvernements modernes : autocratiques, constitutionnels et démocratiques. Mégère vicieuse par excellence, s'il est possible d'être excellemment vicieux, cette excroissance sociale suppure l'inimitié et demeure, hélas ! en l'état actuel des choses, l'appendice obligé des organismes politiques corrompus.

Des ouvrages récents ont mis à nu l'âme immonde de l'espionnage, mais on n'y prend garde. On n'ose pas, chose inouïe, ajouter foi à tant de scélératesses commises sous le signe de la légitime défense ! Pourtant, on ne nous dit pas tout dans ces pages nausé-

bondes que désavouent, d'ailleurs, de tapageuse façon, les puissances intéressées, comme elles renient, le cas échéant, leurs propres mouchards quand ceux-ci se font coincer comme des joirisses. Elles ajoutent ainsi la lâcheté à la dissimulation, ce qui redore d'autant le blason de la diplomatie officieuse. Que voulez-vous, il faut bien sauver les apparences !

L'espionnage est une catégorie d'armements à laquelle il semble que les gouvernants n'aient pas encore songé. Il constitue pourtant un puissant bouillon de culture où profitent à la vue d'oeil les germes de conflits éventuels. Pourquoi n'en pas demander la suppression pure et simple, sous forme d'entente internationale, à la Société des Nations ? N'est-ce point là, en y regardant d'un peu près, un facteur important de frictions entre Etats, une pierre d'achoppement à ce désarmement moral qui doit précéder tous les autres ? A quoi sert de parler de paix, d'ententes, de rapprochements, d'accords, en un mot de fraternité internationale si, dans l'ombre, le spectre de l'espionnage persiste à nullifier les meilleures résolutions, à maintenir ce règne de terreur blanche qui désole les nations civilisées et à réduire à néant les plus magnifiques espérances de solidarité universelle ?

Il y a quelque temps, un normalien français était coffré en Italie sous inculpation d'espionnage. On nia, (en hauts lieux, on nie toujours), cependant que l'indiscret tartufe purge seul une condamnation qu'il n'est pas seul à mériter. Ce sont les petits inconvénients du métier ! Peu après, un procès dont on parle encore nous édifiait sur la collaboration technique embauchée au service du mouchardage international en temps de paix. A l'instar des grands criminels de l'histoire, on n'avoue jamais, tant l'aveu serait pénible, même pour des consciences endurcies par la prostitution professionnelle. Et ces jours-ci, sur les côtes du Pacifique, n'a-t-on pas dit que des marins japonais avaient, sur notre littoral, pris des sondages, etc. ? Mais on a toujours la ressource de nier et on ne s'en fait pas faute. On nie, mais que peuvent les mots contre le fait accompli, ces mots fussent-ils sublimes et le fait ridicule ? Il n'en reste pas moins une incertitude perpétuelle qui agace, irrite et démoralise, une inquiétude déprimante. On croit vivre dans une atmosphère dangereusement inquisitoriale, les bûchers en moins, mais c'est toujours la même monstrueuse hypocrisie qui nous enveloppe, la même férocité mentale qui se manifeste et pour qui l'égoïsme est une des vertus fondamentales à laquelle il faut tout sacrifier. C'est l'identique barbarie des temps où la pensée libre était un crime. Tant qu'on n'assainira pas le milieu ambiant où notre évolution s'attarde, inutile de songer à instaurer la paix dans le monde, une paix durable, établie sur un fond solide, la vraie paix.

POL BERRE.

L'ACADEMIE COMMERCIALE DE QUEBEC

La principale école bilingue de la région de Québec, où L'ANGLAIS est enseigné par des professeurs de langue anglaise.

LES ÉTUDES

I.—COURS DES SCIENCES COMMERCIALES (2 ans) sanctionné par un diplôme de l'Université Laval.

Ce cours Spécial de Commerce embrasse toutes les matières exigées par les associations d'experts-comptables et de vérificateurs du Canada. Sont admis à ce cours les bacheliers et les diplômés du Cours Secondaire Commercial.

II.—COURS SECONDAIRE COMMERCIAL (6 ans).

Les études portent sur la philosophie, la littérature française et la littérature anglaise, les sciences physiques et naturelles, les mathématiques, etc.

Les trois classes supérieures de ce cours sont sous le contrôle de l'Université Laval. Les diplômés de ce cours sont admis, sans examen, au Cours des Sciences Commerciales.

III.—COURS COMMERCIAL ABREGE (3 ans).

Le programme de ce cours identique à celui des meilleurs "Business Colleges".

IV.—COURS PRIMAIRE (6 ans).

Le programme suivi est celui du Conseil de l'Instruction publique de la Province. Deux classes de ce cours préparent aux études classiques.

Pour demande de prospectus et de renseignements, s'adresser à :

Le Directeur de l'Académie Commerciale, Québec.

* * *

Le public est admis à visiter le nouvel immeuble dans l'après-midi.

Téléphone: 6890

E. B. Côté

Avec son expérience de 30 années dans
LES ENSEIGNES ET DECORATION

Vous assure le meilleur service en ville pour le prix.

87 Blvd. DES FOSSES, QUEBEC

Teinturerie Parisienne

BUANDIER et TEINTURIER

ETABLIE DEPUIS 65 ANS

LA PLUS MODERNE A QUEBEC

TOUJOURS AU SERVICE DU PUBLIC

4, McMAHON,

Tél.: 2-2022

Au Service du Public
comme toujours

GIROUX & CÔTÉ Enrég.

ASSURANCE GÉNÉRALE

70 Rue St-Paul

Edifice "Banque Canadienne du Commerce"
CITÉ DE QUÉBEC

Téléphone: 2-1497

Bureau 2-7595 Développement Impression
Tél.: et Agrandissement
Rés. 2-1011

W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHIE COMMERCIAL

225. rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique. Illustration de catalogue

Gaspé au bord de la mer

Suite de la page 31

re de chanter me surprenait, me charmait; elle était si émouvante, si archaïque. Il me semblait entendre un jongleur tombé des pages enluminées de quel- qu'ancien parchemin du moyen âge.

C'est de ce moment que je compris Gaspé, que je l'aimai. Sa voix s'était fait entendre. Etrange et sauvage, elle était, aussi, tendre et enchanteresse. Elle était comme l'écho d'un pays lointain, au-delà de la réalité, tout comme Gaspé. Elle se nourrissait à de souvenirs longtemps conservés, embellis au cours du temps, dans un monde féérique tantôt joyeux, tantôt mélancolique. Son pathos était profond comme l'océan, et sa gaieté épuisait la coupe des plaisirs avec un peu d'amertume, l'amertume des eaux salées qui ont connu tant de tempêtes, ont vu tant de naufrages!

LA CIE F. X. DROLET QUEBEC

206, RUE DU PONT,

Tél.: 4-4641

PROPRETE

PAIN DE QUALITE

SERVICE

La Boulangerie Indienne

"Nous fabriquons aussi un pain de farine entière"

TREMBLAY & FRÈRE

Tél.: 4-2237

40, 16ème rue

Limoulu

Québec d'abord. — Pourquoi pas acheter votre Café chez nous.

Bonne Nouvelle

Pour Nos Compatriotes

La Maison L. O. Grothé, Limitée est heureuse de
vous présenter la nouvelle

Cigarette DUCHESSE

Il nous fait aussi plaisir d'annoncer que le paquet de la nouvelle cigarette DUCHESSE porte un libellé bilingue, français et anglais, innovation qui devrait plaire à tous nos compatriotes.

La nouvelle DUCHESSE est une cigarette que vous trouverez différente. Particulièrement douce, savoureuse, d'un arôme unique. Elle satisfera ceux qui cherchent la cigarette idéale et, en plus de la qualité, chaque paquet contient des "MAINS de BRIDGE" que vous pouvez échanger pour de jolies primes de valeur.

La Cigarette DUCHESSE est manufacturée par une Maison Nationale et Indépendante dont les seuls propriétaires sont Messieurs Raoul-O., Armand-A., et L.-Emile Grothé.

PROVINCE



DE QUEBEC

SERVICE DES MINES

Le tableau de la production annuelle d'or dans notre province montre les progrès rapides de cette industrie :

Année	Onces	Valeur
1921	648	\$12,317
1922	nul	nul
1923	667	13,340
1924	881	18,372
1925	1,834	37,909
1926	3,679	76,070
1927	8,331	172,214
1928	60,006	1,240,435
1929	90,798	1,876,960
1930	141,147	2,930,480
1931	300,075	6,203,101) plus prime
1932	401,105	8,291,576) d'échange

Le rapport annuel du Service des Mines pour l'année 1931 comprend cinq parties, désignées respectivement A, B, C, D et E, contenant :

Partie A — Les opérations minières et les statistiques.

Partie B — La mine d'or Granada et ses environs, par J. E. Hawley.

La région des sources de la rivière Bell et une description des gisements aurifères de Pascalis-Louvicourt, par L. V. Bell et A. M. Bell.

Partie C — La région du lac Ostaboning, par J. A. Retty.

Exploration géologique de la Côte Nord, de Forestville à Betsiamites, par Carl Faessler.

La région de la carte de Bonnacamp, Gaspésie, par I. W. Jones.

Partie D — Les gisements de chromite des Cantons de l'Est, par Bertrand T. Denis.

Partie E — Les granits commerciaux de Québec, au sud du St-Laurent, par F. R. Burton.

On obtient des exemplaires de la Loi des Mines et des renseignements techniques sur les mines et les richesses minérales de la province sur demande au Directeur, Service des Mines, Québec.

LE MINISTRE DES MINES,

L'Honorable J.-E. PERRAULT

Fondée en 1910

Ecole Technique Québec

185, BOULEVARD LANGELIER
QUEBEC.

Prépare aux carrières industrielles
Outillage perfectionné

Ateliers modernes

Enseignement bilingue

CONDITIONS D'ADMISSION AUX COURS REGULIERS DU JOUR.

SONT ADMIS SANS EXAMENS :

(a) **Au Cours Technique**

Les candidats qui produisent un certificat de 8e année de la commission scolaire, de trois années de cours classique, diplôme commercial ou l'équivalent.

(b) **Au cours de métiers**

Les candidats qui produisent un certificat de 6e année de la commission scolaire ou l'équivalent.

Les autres doivent passer avec succès un examen sur les matières suivantes:

- 1° — Une dictée d'environ vingt lignes et ne comportant pas de difficultés.
- 2° — Une narration (composition sur un sujet simple).
- 3° — Arithmétique élémentaire (fraction ordinaires et décimales, proportions, pourcentage).
- 4° — Quelques questions sur l'histoire et la géographie du Canada.
- 5° — Notions de dessin géométrique.

A NOTER :

Tout candidat doit être âgé d'au moins 14 ans, à la date de l'examen d'entrée et avoir terminé la 6ième année du cours primaire. Il est tenu de présenter un certificat de vaccination.

Encouragez une industrie de chez nous, P. A. Nadeau, Propriétaire.



ESSENCES
SUPREME

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE
 Employez les Essences "SUPREME"
 DANS LE :
 Sirop, Sucre à la crème, Blanc Manger,
 Gâteaux, Gelées, Crème Glacée.

Les Essences "SUPREME" Enr. Québec.
 Fabriquées par :



Avec l'essence d'érable "SUPREME"
 vous ferez un sirop de table délicieux,
 équivalent sinon meilleur au vrai sirop
 d'érable et à un prix très économique.